4.

ESSAI

N.° 92.

SUR

LA FIEVRE JAUNE DES ANTILLES;

Présenté et soutenu à l'Ecole de Médecine de Paris, le 20 août 1807,

PAR J. GARNIER, d'Angoulême

(Département de la Charente).

DOCTEUR EN MÉDECINE;

Médecin de S. M. le Roi de Westphalie.

Multi nimiùm rationi tribuunt, et nihil experientiæ; multi contrà faciunt; utrique æqualiter peccant.

BAGLIVI.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de l'Ecole de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1807.

N.° 92.

PRÉSIDENT,

M. PETIT-RADEL.

EXAMINATEURS,

MM. THILLAYE.

THOURET.

LEROUX.

DES GENETTES.

DUMÉRIL.

Par délibération du 19 frimaire an 7, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

AU MEILLEUR DE MES PARENS,

MONSIEUR PIERRE GRATEREAU,

Maître en Chirurgie et Membre de la ci-devant Académie.

ET

AU PLUS SINCÈRE DE MES AMIS,

MONSIEUR PAROISSE,

Chirurgien de Sa Majesté le Roi de Naples.

Comme un témoignage de mon éternel attachement et de ma gratitude pour tous les bienfaits dont ils m'ont comblé dans tous les temps.

J. GARNIER.

ESSAI

SUR

LA FIÈVRE JAUNE DES ANTILLES.

Il n'est point de maladie du ressort de la médecine interne qui, comme la fièvre jaune, ait, depuis quinze ans, tant occupé l'attention des auteurs qui l'ont observée. Les ouvrages se sont multipliés à mesure qu'on a connu la difficulté de lui opposer les vrais moyens curatifs, et on doit rendre hommage à la plupart de ceux qui en ont parlé, vu le zèle et la persévérance qu'ils ont mis dans la recherche des causes de cette maladie et les moyens les plus propres à sa guérison. On peut consulter à cet égard les ouvrages de MM. *Poissonnier Desperrières*, *Bruce*, *Devèze*, *Rush*, *Jackson*, *Valentin*, *Dalmas*, *Gilbert*, etc., qui sont jusqu'à ce moment les plus recommandables que nous ayons. Malgré tous leurs efforts, nous sommes malheureusement obligés de convenir que le point le plus essentiel, le vrai mode de traitement leur a échappé, puisqu'aujourd'hui, comme il y a dix ans, il meurt encore les neuf-dixièmes des personnes attaquées de cette maladie. On peut dire avec M. *Deprépetit* (1) : *Verba et voces præterea que nihil.*

C'est ce manque de succès, et le désir que j'ai de rectifier quelques erreurs émises dans les divers écrits sur la fièvre jaune qui

(1) Dissertation sur la fièvre jaune.

m'engagent à la choisir pour matière de cette dissertation, laquelle offrira quelques vues nouvelles sur ce fléau dévastateur; et si de mes propositions il peut jaillir quelque chose de certain sur le traitement de la fièvre jaune, je trouverai ma récompense dans le but que j'aurai atteint, celui d'être utile à l'humanité, en soustrayant tous les ans à la mort des milliers de mes concitoyens, qui quittent les pays tempérés pour aller se fixer sous la zone torride.

J'ouvrirai mon travail par un très-court historique de la maladie. Je parlerai ensuite de ses causes, des symptômes qui l'accompagnent, de ceux qui la différencient essentiellement des maladies avec lesquelles certains auteurs ont cru lui trouver de l'analogie, et d'où en est résulté un traitement aussi absurde qu'irréfléchi. Je dirai mon opinion sur le caractère quelquefois épidémique, et d'autres fois contagieux que plusieurs praticiens se sont plu à lui donner. J'avancerai un mot sur son prognostic, et je terminerai par l'objet le plus important, le traitement, que je ferai précéder de quelques réflexions sur celui adopté par les divers praticiens des Antilles et du continent de l'Amérique, et que j'appuierai de quelques observations qui me sont propres.

Je passerai sous silence les dénominations variées et infinies que tour-à-tour les gens de l'art ont donné à la maladie; dénominations qu'ils ont fait dériver, quelquefois des pays où ils ont eu occasion de la traiter, et plus souvent des principaux phénomènes qu'ils ont observés dans la seconde époque de son cours. Je lui conserverai celle de *fièvre jaune*, non qu'elle me paraisse meilleure, mais parce qu'elle est, pour ainsi dire, la plus ancienne et la plus généralement adoptée.

Considérations générales.

La fièvre jaune a pour caractère particulier d'exiger pour son développement une température atmosphérique très-élevée, de vingt-huit à trente-cinq degrés, plus ou moins, du termomètre de *Réau-*

mur (1). C'est pourquoi on ne l'a encore observée qu'aux Indes orientales et occidentales, le long de la côte occidentale de la mer Rouge, de celle de la Méditerranée, au continent américain, etc., où tous les ans, à l'époque de la canicule, c'est-à-dire, au temps auquel le soleil est parvenu à son plus haut point d'élévation, elle ne manque pas de faire son apparition dans les principales villes, et d'y exercer ses ravages avec d'autant plus de véhémence, que la chaleur est plus forte, l'air peu agité, etc.; car, comme on le verra plus bas, je regarde cet état de l'atmosphère comme la seule cause efficiente de cette maladie, et je compte pour rien, dans ce cas, ces émanations délétères, purement imaginaires, que la plupart des praticiens ont fait agir différemment à leur gré sur le système nerveux, suivant la diversité de leurs opinions.

Elle s'est montrée plusieurs fois en Espagne, et c'est surtout en 1800 qu'elle y dépeupla plusieurs villes, entre autres Cadix, qui compta plusieurs milliers de victimes de cette affreuse maladie, malgré tous les moyens sagement administrés par les gens de l'art le plus en réputation. Enfin, ce terrible fléau a depuis trois ou quatre ans arraché à la vie les sept-huitièmes, et même les neuf-dixièmes des Européens envoyés aux Antilles; tous les secours, autant variés qu'il y a eu de médecins capables de les mettre en usage, n'ont pu en arêter la fureur dévastatrice, laquelle n'a paru se calmer qu'à mesure de la diminution des victimes à immoler: je veux dire par-là que la maladie, après avoir frappé ses premiers coups, semblait avoir épuisé ses forces, et présentait des symptômes moins alarmans chez les derniers individus qui en étaient attaqués. C'est ainsi qu'à Saint-Domingue, à la Martinique, à la Guadeloupe, en 1802, presqu'une moitié des troupes y trouva la mort dans le premier mois de leur arrivée; que, dans le second et les suivans, la maladie et ses cruels

---

(1) Elle a été vue au Cap à trente-huit, par M. *Gilbert*, Hist. méd. de l'armée de Saint-Domingue.

effets diminuèrent sensiblement, et s'appésantirent moins sur les personnes qui en étaient atteintes; sans doute aussi parce que ces mêmes personnes commençaient à s'acclimater, c'est-à-dire, qu'étant depuis quelque temps dans les colonies, leur constitution avait déjà subi en partie cette révolution salutaire capable d'opposer quelque résistance à l'influence de l'excessive chaleur, sans cependant être totalement exempte de contracter la maladie.

On serait fortement dans l'erreur, si on regardait cette espèce de changement qui a eu lieu dans l'économie animale de ceux qui, depuis un ou deux mois, ont habité la zone torride comme la seule cause des symptômes modérés qu'ils éprouvent lorsque la fièvre jaune sévit sur eux. Si cela était, on pourrait regarder un séjour de six à huit mois, je suppose, sinon comme un préservatif total de la maladie, du moins comme capable d'y apporter quelque heureux changement; mais il suffit d'avoir vécu quelque temps dans les colonies pour avoir été à même d'observer le contraire.

J'arrivai à la Martinique le 16 octobre 1802. Il y avait à-peu-près un mois et demi que l'amiral Villaret de Joyeuse y était débarqué avec ses troupes pour prendre le commandement de l'île, et déjà presque la moitié de ces infortunés avait été moissonnée par la maladie. On comptait encore à cette époque de cinquante à soixante victimes par jour dans les villes de Saint-Pierre et du Fort-Royal. Peu-à-peu le nombre devint moindre, et on eut, les mois suivans, la satisfaction d'observer quelques cures, non pas précisément sur les personnes qui, depuis quelque temps, étaient dans l'île, mais aussi sur celles qui débarquaient journellement, et qui n'avaient point encore respiré l'air extraordinairement chaud de la zone-torride. Dans le séjour que j'ai fait dans cette colonie et à la Guadeloupe, j'ai vu, dans le courant des mois de mars et avril, des personnes au bout de 6, 8 mois, un an de séjour dans la colonie, être prises de cette funeste fièvre et en devenir les victimes : entres autres exemples que je pourrais citer, se trouvent ceux-ci : M. M...., neveu du préfet Bertin, jeune homme de 22 à 23 ans, d'un tem-

pérament que l'on pourrait appeler bilioso-sanguin, mourut de cette maladie le treizième mois de son arrivée dans l'île. Le général Dévrigni, homme d'une constitution forte et robuste, périt dans le courant du dix-huitième. Les médecins de Saint-Domingue paraissent avoir fait la même observation.

M. *Dalmas* en cite un exemple. M. *Maréchal*, chirurgien dentiste, après avoir passé dix-huit mois à Saint-Domingue, jouissant de la meilleure santé, fut pris un jour, à dix heures du matin, à la suite d'une promenade faite au soleil, de tous les symptômes de la fièvre jaune. Il mourut le quatrième jour, vomissant à chaque instant des matières noires et sanguinolentes. D'où l'on peut conclure, dit avec raison cet auteur, que le temps de l'épreuve peut être incertain et long-temps retardé, mais qu'elle est presque inévitable.

D'un autre côté, on a traité avec succès, à la même époque, une quantité de nouveaux débarqués. Les partisans des miasmes nuisibles répandus dans l'air marécageux, dont les propriétés physiques n'ont pas encore été bien démontrées par les expériences eudiométriques, pourraient tirer grand parti de ces observations pour assurer le succès de leur théorie, si, d'un autre côté, on n'avait à leur opposer une multitude d'exemples entièrement contraires. Que l'on ne croie pas cependant que je refuse d'admettre la propriété qu'a quelquefois l'atmosphère de se laisser imprégner de corps hétérogènes plus ou moins nuisibles; mais je dis qu'ils sont absolument nuls dans la production de la fièvre jaune.

Tous les médecins qui ont eu occasion d'observer et de traiter cette maladie ont vu qu'elle n'attaque généralement que les Européens nouvellement débarqués dans les colonies, et que, parmi ceux-ci, elle choisit pour premières victimes les jeunes gens de dix-huit à trente ans qui jouissent de la meilleure santé, et chez lesquels le système sanguin prédomine sur les autres : *Observavi juvenes et robustos, cholerici imprimis temperamenti, nec tantùm*

morbis plus potuisse, et iis graviùs affectos fuisse. ROUPPE (1). En général, on peut dire que les symptômes de la maladie sont d'autant plus alarmans, que le sujet qui en est atteint est plus jeune et plus robuste. On voit rarement les vieillards en être attaqués. Les femmes y sont beaucoup moins sujettes que les hommes, à raison de leur constitution plus molle et plus délicate (*mulieres rariore et molliore carne esse quàm virum censeo.* HIPP. *de morb. mulieb.* lib. 1), et les enfans ne la contractent presque jamais.

Cette maladie exerce aussi plus particulièrement ses ravages sur les individus qui mènent une vie très-irrégulière, qui ont un goût passionné pour les plaisirs de Vénus, qui font un usage abondant et immodéré des boissons stimulantes et des liqueurs spiritueuses; qui se livrent à des exercices pénibles et long-temps continués pendant le jour, au moment où les rayons solaires se dirigent verticalement sur eux, et dans des endroits bas, entourés de mornes plus ou moins élevés, qui s'opposent par-là à la libre circulation de l'air. C'est pour les diverses raisons ci-dessus énoncées qu'elle sévit plus fortement sur les soldats, les ouvriers, etc. Les médecins anglais qui ont pratiqué aux Antilles ont observé la même chose. Ainsi *Jackson* (2) dit, chap. 5, sect. 2 : *The above form of disease occurs most commonly in vigorous and athletic habits, and it often occurs under the circumtances of preceeding desultory exertion or transgression of the rules of temperance.* Les hommes de cette nation, les Irlandais, et, en général, tous les

---

(1) La maladie qui a régné à Livourne dans le mois de fructidor an 12, est la fièvre jaune. On y a vu les jeunes gens robustes et sanguins en être presque seuls les victimes, et les personnes d'une constitution faible, les femmes et les enfans, être généralement épargnés. L'autopsie cadavérique a montré les mêmes désordres qu'aux Antilles (*Voyez* lettre de M. *Thiebaut* à M. *Des Genettes*).

(2) An out line of the history and cure of fever endemic and contagions, vulgarly the yellow fever of the west indies.

peuples du nord, dans les diverses excursions qu'ils font aux Indes occidentales, comptent bien plus de victimes de cette maladie que les Français et les peuples méridionaux ; soit que leur constitution se rapproche beaucoup de celle dont nous venons de parler, ou que cela tienne à leur idiosyncrasie particulière, qui, n'ayant jamais ressenti, même les effets d'une chaleur modérée, n'éprouve que plus de difficulté à surmonter ceux d'un soleil brûlant, tel que celui de la zone-torride.

Ce que je viens de dire jusqu'ici concernant les tempéramens et les peuples les plus disposés à contracter la fièvre jaune des Antilles, ne suffirait-il pas pour déjà faire entrevoir que la maladie doit être dans son principe ou son début une fièvre inflammatoire ou angioténique générale, et non pas simplement méningo-gastrique, comme le veut le professeur *Pinel?* C'est ce que nous examinerons plus bas.

Nous venons de voir que la fièvre jaune n'attaque aux Antilles que les Européens nouvellement arrivés; que les naturels du pays, (créoles) blancs et noirs, en sont généralement exempts. La fièvre jaune des Etats-Unis présente des caractères différens; les personnes qu'elle immole sont, en général, les habitans du pays, sans avoir égard à la couleur. Les étrangers sont presque toujours épargnés, qu'ils aient émigrés des colonies ou d'Europe. Je tiens d'un habitant de la Martinique, homme d'honneur et digne de foi, que plusieurs de ses compatriotes qui étaient allés à Saint-Domingue y avaient subi le sort des Européens. Comment expliquer tous ces phénomènes? La maladie qui règne dans cette colonie peut-elle ne pas être la même que celle qui a lieu à la Martinique, puisque le climat n'en diffère nullement ? Celle du continent d'Amérique pourrait bien subir quelques modifications, provenant des influences d'un hiver presque tous les ans très-rigoureux, et par-là offrir certaines particularités étrangères à la fièvre jaune des Antilles. Il est au-dessus de mes facultés de résoudre ces diverses questions; elles exigent des talens supérieurs,

et surtout des expériences ultérieures comparatives, faites très-scrupuleusement dans les endroits que nous venons de citer ; expériences que les gens de l'art qui sont à portée de donner des soins aux personnes attaquées de cette maladie doivent s'empresser de faire, et pour le bien de l'humanité, et pour leur instruction particulière.

Causes de la Fièvre jaune.

S'il est une maladie dont il soit important de rechercher et de bien connaître la vraie cause c'est sans doute la fièvre jaune, qui, sévissant tout-à-coup, a le plus souvent une marche tellement rapide dans son développement, qu'elle enlève les malheureux avant qu'aucun secours ait pu leur être administré. Quand il s'agit de découvrir la cause ou le véritable principe d'une maladie, l'analogie, dit le père de la médecine, égare les meilleurs médecins ; et certes, ajoute-t-il, il est bien difficile d'arriver par la voie du raisonnement jusqu'à l'indication curative que ce principe pourrait fournir (*Optimis medicis similitudine imponunt et difficultates pariunt, sed contraria efficit causa, et sanè difficile est curandi vias ratiocinatione assequi* (1). Pour mettre de l'ordre dans l'énumération de ces causes, je les diviserai en *prédisposantes* et *efficientes ;* les premières sont ou *individuelles* ou *locales ;* et les secondes appartiennent au climat.

Causes prédisposantes individuelles.

On peut diviser celles-ci en *physiques* et en *morales*. Il a déjà été dit plus haut, en parlant des premières, que les principales se trouvaient dans la jeunesse, un tempérament sanguin, une constitution athlétique (ne croyant pas comme M. *Valentin* que le

---

(1) *Hipp.* Epid. lib. 6, sect. 8.

relâchement de la fièvre en soit la principale cause), l'abus des plaisirs vénériens, des liqueurs alcooliques, les exercices pénibles et long-temps prolongés, les grandes débauches, etc., auxquels on doit joindre la malpropreté, les vêtemens mouillés conservés sur le corps; d'où résultent inévitablement des répercussions de transpiration. Il faut aussi ne pas perdre de vue les professions des individus : c'est ainsi que les métiers de soldat, de maréchal, de forgeron, de charpentier, etc., en activant beaucoup la circulation, deviennent souvent causes prédisposantes de la fièvre jaune. C'est pour la même raison que les comédiens, les danseurs échappent rarement à ce fléau, et que c'est parmi ces derniers surtout qu'on observe les femmes en devenir très-souvent les victimes. J'ai fait cette observation à la Martinique; seulement un sixième des actrices échappa aux fureurs de la maladie, et on compte très-peu de cas mortels parmi les femmes des divers employés. A quoi attribuer cette différence, si ce n'est au peu d'exercice que faisaient ces dernières, menant généralement une vie sédentaire et inactive. Les médecins des Etats-Unis d'Amérique ont généralement observé que les bouchers, les corroyeurs, les tanneurs, les fabricans de savon et de chandelle, sont rarement atteints de cette maladie. Ce qui serait en faveur des onctions grasses ou huileuses, proposées par quelques hommes de l'art comme moyen préservatif.

Les causes *prédisposantes morales* sont tout ce qui a rapport aux passions. Ainsi les emportemens de colère, l'ennui, la tristesse, le chagrin, la nostalgie, le désespoir, et particulièrement la terreur qui s'empare des personnes qui ont été témoins des funestes effets de la fièvre jaune, qui ont vu de leurs parens ou de leurs amis opposer une vaine résistance à son attaque. Je citerai pour exemple ce malheureux jeune homme dont parle M. *Dalmas* (1), qui, après avoir fait à son frère une visite accompagné de

(1) Recherches historiques et médicales sur la fièvre jaune, p. 153.

ce célèbre médecin, atteint depuis quatre jours de la maladie : qui lui donna la mort deux heures après leur sortie, en reçut une impression si forte, que, dans la nuit même, il éprouva les premières atteintes de la fièvre, et mourut le cinquième jour. Un cas à-peu-près semblable s'offrit à moi le 4 décembre 1803, pendant mon séjour à Saint-Pierre de la Martinique. Depuis quinze jours, il était arrivé dans le port de cette ville un bâtiment bordelais ayant à bord vingt-deux passagers, tous jeunes gens versés dans le commerce : vingt-un périrent dans ce court espace de temps. Je fus mandé pour voir le vingt-deuxième, qui était tombé malade le lendemain de la mort d'un de ses meilleurs amis. C'était un homme d'environ trente-six ans, d'une constitution forte et robuste, et retenu au lit depuis à-peu-près trois heures. Je n'eus pas de peine à reconnaître au premier abord les symptômes de la maladie du pays aggravés par une affection morale bien caractérisée. Aux diverses questions que je lui fis, je ne pus obtenir pour réponse que ces mots : « Vos conseils et vos « soins sont absolument inutiles ; je dois nécessairement subir le « sort de mes infortunés compagnons de voyage ». En effet, la mort qui suivit de près sa prédiction eut lieu dans le courant de la ving-septième heure, à compter du moment de l'invasion de la maladie.

Il est facile de voir par ce qui vient d'être dit concernant les causes prédisposantes, individuelles, physiques ou morales, que des dispositions tout-à-fait opposées sont on ne peut plus favorables, sinon pour se soustraire à l'attaque de la fièvre jaune, du moins pour en rendre le résultat moins grave. Ainsi, il est presque superflu d'ajouter ici que les personnes d'une constitution faible, d'un tempérament mou, phlegmatico-lymphatique, etc., qui arrivent pour la première fois dans les climats brûlans de la zone-torride, en sont presque généralement exemptes, si elles veulent un peu s'observer dans leur manière de vivre, ou qu'elles en périssent rarement.

Il est peu de choses à dire relativement aux causes *prédisposantes locales ;* elles se rapportent presque toutes à la disposition plus ou moins basse et entourée de montagnes, des endroits occupés par les Européens nouvellement débarqués. Ces endroits sont ou des plaines ou des villes dans lesquelles l'air est peu agité, et fortement raréfié par l'action du soleil, dont les rayons brûlans sont plus ou moins réfléchis par les mornes ou les murs des maisons, suivant que la surface qu'ils touchent est plus ou moins blanche.

Causes essentielles ou *efficientes.*

Si on consulte les écrits des médecins français ou anglais qui ont pratiqué dans les colonies et le continent d'Amérique, concernant les causes *efficientes* de la fièvre jaune, on ne trouve qu'un amas de contradictions de la part de leurs auteurs, qui tous assurent rapporter des faits concluans. Les uns, tels que MM. *Gilbert* (1), *Dalmas* (2), etc., les placent dans la chaleur et l'humidité de l'atmosphère, dans des miasmes putrides qui, suivant eux, y sont répandus en plus ou moins grande quantité, sans cependant qu'ils les aient vus. En cela ils se sont appuyés de ce que dit le célèbre *Lind* dans ses notes sur l'Infection. En voici le passage : *The clearest idea we can conceive of the manner in which this infectionis communicated, isto suppose, there is in all infected places adhering to certain substances an envenomed nidus or source of effluvia, corpu cles of whatsoever infection may be supposed to consist, and that as the air is more or less confined, becomes more or less strongly impregnated with them.* C'est surtout pendant la saison pluvieuse que ces médecins ont vu la maladie s'exaspérer, et d'autant plus que les pluies étaient plus abondantes. D'autres ont remarqué tout le contraire; et un médecin qui a écrit

(1) Hist. méd. de l'armée de Saint-Domingue en l'an 10.
(2) Ouvrage déjà cité.

sur la fièvre jaune du continent américain (1) dit qu'elle y devenait très-meurtrière et généralement épidémique, toutes les fois que la chaleur était accompagnée d'une longue sécheresse.

« En 1797, dit cet auteur, la sécheresse fut remarquable et tel-
« lement constante à Norfolk pendant les mois de juillet, août,
« septembre, octobre, et les douze premiers jours de novembre,
« que nous eûmes la plus grande difficulté à nous procurer de
« l'eau; toutes les pompes étaient à sec; la fièvre jaune se déclara
« épidémiquement avec fureur; et offrit des symptômes plus malins
« et plus insidieux que les années précédentes ».

On a vu la même chose à l'île de la Guadeloupe. Au commencement de brumaire 1803, de trois mille cinq cents soldats qui y avaient été transportés sous les ordres du général Richepanse, il n'en restait plus que huit cents; le général et le médecin en chef avaient pareillement succombé.

M. *Gilbert*, en contradiction avec lui-même, dit que les années sèches sont dangereuses aux étrangers, que les effets d'une sécheresse extraordinaire et d'une chaleur dévorante impriment un caractère de malignité à la maladie qui attaque les Européens qui vont s'établir à l'Amérique. La même observation fut faite à Saint-Domingue en 1743 par M. *Desportes*, médecin de cette colonie, et à Cadix en 1800 par les médecins espagnols.

Il est une infinité d'autres opinions sur les causes productives de la maladie des pays chauds; je me contenterai d'en citer deux ou trois qui appartiennent à quelques médecins anglais, et sur lesquelles je passerai légèrement. *John Dadvidge*, médecin de Baltimore (2), fait résider ces causes aux États-Unis, dans la putréfaction des végétaux et des eaux stagnantes, d'où résulte un dégagement très-considérable de gaz hydrogène et combiné d'une manière particulière. M. *Crawford*, président de la faculté de Mé-

---

(1) *Valentin*, Traité de la fièvre jaune.

(2) Ville capitale de l'état de Maryland.

decine de la même ville, m'a dit plusieurs fois avoir trouvé la cause de la fièvre jaune qui, en 1802, fit tant de ravages dans le Maryland, dans un nombre considérable d'insectes de toute espèce répandus dans l'atmosphère et les maisons; il se préserva, dit-il, lui et sa famille contre leurs atteintes, en répandant du miel dans l'intérieur de ses appartemens, au moyen duquel il détruisait tous les jours une énorme quantité de mouches, de moustiques et autres insectes, etc. (1).

Je pense qu'on ne doit pas ajouter plus de foi à l'opinion de ces médecins qu'à celle de *Jackson*, qui prétend que la cause de la fièvre est la même que celle de la végétation, ou du moins qu'elles ont ensemble beaucoup d'analogie. D'où il conclut que, dans les climats chauds, la végétation étant très-active, la fièvre doit y être endémique, surtout dans les plaines et les vallées, où, suivant lui, l'excès de la matière végétative donne lieu à un certain principe qui, n'étant point employé à la nourriture et à l'accroissement des plantes, se répand dans l'atmosphère, et y devient cause des maladies. *Endemic fever is almost uniformly prevalent where vegetation is luxuriant, at least where the requisites of a luxuriant vegetation greatly abound; in this manner as vegetation is more luxuriant in tropical and warm climates, than in temperate and frozen regions, so notoriously is endemic fever.* Et plus bas il dit, en parlant des plaines : *In such cases the neighbourhood is unhealthy, for it would appear that the material of vegetation abounding in excess, acted upon by a powerful cause, gives out a principle which not being expended in the growth and nourishment of plants, is diffused to a certain*

---

(1) Depuis l'observation de ce célèbre médecin, on a vu la même chose à Alicante dans le mois de fructidor an 12. L'apparition de la maladie y fut précédée de l'irruption d'un grand nombre de petits insectes semblables à des mouches qui s'attachaient aux yeux et aux lèvres; mais on observa en même temps qu'ils disparurent avec la chaleur.

extent in the atmosphere, occasioning a derangement of such bodies as come within the sphere of its action.

Que faut-il conclure de la diversité de ces opinions ? Que leurs auteurs se sont perdus dans un labyrinthe qui leur a dérobé le chemin de la vérité qu'ils cherchaient, et que naturellement nous trouvons dans la chaleur excessive et insupportable du climat de la zone-torride (1).

Il suffit d'avoir vécu quelque temps aux Antilles pour y avoir été témoin des phénomènes qui se passent dans l'économie des Européens nouvellement arrivés ; et comme l'a très-bien observé M. *Dalmas :* Lorsque le thermomètre de *Réaumur* monte à vingt-sept degrés à l'ombre, et se soutient pendant quelque temps à cette hauteur, cette même économie s'en trouve plus ou moins dérangée. Si la température s'élève et le fait monter jusqu'à sept à huit degrés de plus, c'est alors que les Européens ont à lutter contre un ennemi qui leur laisse à peine le temps d'appeler du secours. Cette chaleur brûlante, trop forte et trop long-temps prolongée, affecte, change et modifie leur constitution, donne lieu à une effervescence générale de leurs humeurs ; et pour me servir de l'expression de M. *Gilbert*, le sang paraît bouillir dans leurs veines ; il y a des céphalalgies très-violentes ; il se manifeste un état inflammatoire plus ou moins décidé en raison du tempérament plus ou moins pléthorique des individus. L'idée de M. *Devèze* mérite, à cet égard, d'être rapportée : « Lorsque la chaleur est « excessive, a dit ce célèbre praticien, c'est alors que l'air de- « vient on ne peut plus pernicieux ; il ne peut plus contre-balancer « l'effort de l'air principe ; il distend les vaisseaux qui se trouvent « engorgés par l'augmentation du volume du sang, lequel s'en-

---

(1) M. *Poulin*, médecin ordinaire des camps et armées de l'Empereur, dit que cette maladie est l'effet inévitable de la raréfaction de l'air et de l'excès de la chaleur.

« flamme d'autant plus, qu'il perd davantage de sa partie sé-
« reuse ».

Il faut cependant faire attention qu'en regardant la chaleur comme la seule et unique cause efficiente de la fièvre jaune, je ne considère que la maladie ayant lieu aux Antilles, et nullement au continent d'Amérique (1); l'hiver devant certainement apporter dans ce pays quelques modifications dans l'atmosphère, et lui imprimer un caractère particulier qui n'attend, pour se développer et agir, que l'arrivée du soleil à son plus haut point d'élévation.

Je passe maintenant à l'examen de la marche et des symptômes de la fièvre jaune, que j'exposerai tels que j'ai eu occasion de les observer à la Martinique, sur le peu d'individus auxquels j'ai donné mes soins, et d'après les observations de quelques médecins.

Exposition de la marche et des symptômes de la Fièvre jaune.

Depuis les observations que j'ai recueillies sur la fièvre jaune, et que je rapporterai à la fin de cet Essai, il a paru sur cette maladie un grand nombre d'écrits sous forme de Mémoires, de Dissertations, etc. J'en ai lu la plus grande partie, et tous leurs auteurs sont généralement d'accord sur les divers phénomènes qu'elle présente dans son début, sa marche progressive, etc. J'avoue que je ne puis rien dire de particulier à cet égard, et que, dans l'exposition de ses symptômes, je ne ferai que répéter ce qu'on a déjà dit, et ce que MM. *Dalmas*, *Gilbert* et autres, ont décrit avec l'exactitude qui caractérise le vrai observateur.

La fièvre jaune a quelquefois une marche et une terminaison si prompte, qu'elle a immolé sa victime avant qu'on ait eu le

---

(1) Recherches et observations sur les causes et les effets de la maladie épidémique qui a régné à Philadelphie en 1793 (*Jean Devèze*).

temps de l'observer; mais cependant il est des cas où elle permet d'en étudier la marche, et pour mettre de la clarté et de la précision dans l'exposition des symptômes qui l'accompagnent dans ses divers degrés, à l'exemple de M. *Moulin*, je les diviserai en trois ordres, qui feront distinguer naturellement trois époques dans la maladie.

Première époque. Je ne parle pas des symptômes prodromiques de la fièvre jaune, parce qu'outre la terreur dont quelquefois certains Européens sont frappés, il n'en existe pas. Elle attaque subitement l'individu jouissant de la santé la plus florissante, qui alors se plaint d'une violente céphalalgie affectant principalement les régions frontale et temporale; il dit, avoir un cercle qui va jusqu'à l'occiput, mais qui, inégalement serré, lui comprime plus fortement la région sus-orbitaire que les autres parties (J'ai observé sur moi-même ce symptôme). Le malade a les yeux rouges, et dans la plupart des cas larmoyans, les vaisseaux de la conjonctive paraissent engorgés, le visage coloré (1). Un frisson plus ou moins long a quelquefois précédé, mais je n'ai jamais vu qu'il ait été la suite des symptômes ci-dessus; viennent ensuite le vertige, accablement, lassitudes accompagnées de fortes douleurs dans la région lombaire; peau brûlante et souvent sèche, dureté, fréquence et vivacité du pouls, oppression, anxiété dans la région du cœur, sentiment de chaleur et de douleur dans les hypochondres, surtout dans le gauche; langue ordinairement blanchâtre dans le milieu et rouge sur les bords, soif parfois intense; et dans d'autres circonstances absolument nulle; nausées; quelquefois vomissemens; urines claires et peu abondantes; souvent constipation. Tel est l'appareil des symptômes qui annoncent l'invasion de la maladie, et comme l'a fort bien observé l'auteur d'une dis-

(1) Regardé par *Hippocrate* comme un mauvais signe (*Hipp*. Prorrhét. 49).

sertation sur la fièvre jaune (1). La gravité de la maladie est toujours en raison inverse de la durée de cette époque, qu'il appelle *période d'excitation*, et que je nomme *inflammatoire* ou *angioténique*. Cet état dure, douze, dix-huit, et rarement au-delà de vingt-quatre heures.

Deuxième époque. Nous allons voir dans l'exposition des symptômes qui caractérisent cette époque de la maladie, que la plupart de ceux dont il a été fait mention plus haut, loin de s'exaspérer, diminuent ou disparaissent presque totalement. C'est ainsi que la rougeur de la face et des yeux devient moindre, le mal de tête diminue, le pouls est à peu de chose près dans son état naturel, les pulsations, quoique égales, sont cependant plus faibles et plus lentes; la chaleur de la peau, la douleur des hypochondres, le sentiment oppressif, deviennent presque nuls; le malade est plongé dans une espèce d'affaissement qui approche du coma, à peine a-t-il la force de répondre aux questions qu'on lui fait, quoique ses facultés intellectuelles soient peu troublées. « *In febre, defectiones sermonis, malum* (2). » Le hoquet survient, la langue est plus épaisse et plus sèche, les vomissemens plus fréquens, les matières rendues sont à cette époque glaireuses et bilieuses, mêlées avec les boissons que le malade vient de prendre. Les urines sont épaisses et en très-petite quantité; il y a quelquefois constipation opiniâtre; s'il arrive que le malade rende des déjections, elles sont le plus souvent dures, noires et marronées; et si la maladie doit devenir promptement funeste, on voit, à la fin de cette époque, qui a à-peu-près la même durée que la première (3), et qu'avec M. *Moulin* je nomme

---

(1) Essai sur la maladie endémique des climats chauds, vulgairement appelée *fièvre jaune* (Par *Victor Moulin*).

(2) *Hipp.* Coac. 34.

(3) Celle qui se manifeste avant le septième est d'un mauvais augure : *Quibus per febres citerus supervenerit ante diem septimum, malum* (HIPP. aph. 62, sect. 4).

état d'asthénie, la jaunisse survenir et commencer, tantôt vers les lèvres, tantôt vers les ailes du nez, la cornée opaque, etc., et se propager successivement aux parties antérieures latérales et postérieures du cou, au tronc et aux membres thoraciques et abdominaux.

Troisième époque. C'est ici que se développent avec plus ou moins de rapidité les symptômes les plus alarmans, et, pour la plus plupart des cas, avant-coureurs de la mort prochaine des individus atteints de la fièvre jaune. Cette mort est souvent tranquille et sans la moindre agitation, quelquefois cependant elle est accompagnée de mouvemens convulsifs et de cris annonçant une douleur profonde du côté de la région gastrique. Ces symptômes sont les suivans : la prostration des forces devient excessive, le visage se décompose totalement, sa couleur jaune devient plus foncée, le malade ne peut garder d'autre position que la supination ; il a les yeux creux, couverts souvent d'une espèce de nuage, le nez effilé, les tempes affaissées, les oreilles froides et contractées, manifestant une teinte livide qui s'étend jusques vers les narines; la langue est noire et sèche, de même que l'isthme du gosier, ce qui rend l'ingestion des boissons toujours très-difficile ; la respiration est très-pénible et entrecoupée, les douleurs lombaire et épigastrique s'aggravent, le hoquet, les vomissemens augmentent au point, que l'estomac ne peut plus rien garder, et loin d'être calmés par le peu de liquides que le malheureux s'efforce d'avaler, ils sont, au contraire, provoqués, et donnent lieu à la sortie d'une matière noire épaisse (1), assez semblable à du marc de café ou à la lie de vin rouge, mais qui n'est autre chose que du sang changé de nature, et provenant,

---

(1) Dans un mémoire publié en 1800 à Philadelphie, par le docteur *Cathrall*, qui a pour titre : *Memoir on the analysis of the black vomit, ejected in the last stage of the yellow fever.* Ce physicien dit avoir trouvé dans ces matières noires un acide qu'il présume être le muriatique.

comme l'observe judicieusement M. *Valentin*, des vaisseaux gastro-épiploïques, gastro-hépatiques, vaisseaux courts et mésaraïques. C'est le vomissement noir (1), qui souvent est un symptôme mortel, mais non pas constamment, comme le pensent beaucoup de médecins (2). La jaunisse s'étend, mais non pas d'une manière informe, et à l'exception de la face (3), on remarque généralement une assez grande quantité de taches noirâtres et évidemment gangreneuses répandues sur la surface du corps, preuve non-équivoque d'une dissolution ou décomposition générale des solides et des fluides, et que caractérisent les diverses hémorrhagies qui surviennent par les yeux, les narines (4), la bouche, l'anus, la surface cutanée. L'état du pouls, qui, dans la deuxième époque s'éloignait peu de l'état naturel, prend un caractère plus fâcheux; il devient petit, serré, déprimé, inégal et presque insensible; la rupture d'anciennes cicatrices dont les bords offrent une couleur livide et gangreneuse, un état semblable qui accompagne les vésicatoires; les déjections alvines, auxquelles la volonté ne participe plus, et qui ressemblent presque constamment en couleur et en consistance aux matières rendues par le vomissement, mais dont l'odeur est beaucoup plus insupportable; enfin la froideur des membres, l'ischurie, qui avec raison a été regardée par tous ceux qui ont eu occasion de traiter la fièvre jaune, comme un symptôme

---

(1) M. *Gilbert* semble avoir quelquefois observé le vomissement noir et la suppression des urines dans la première période. C'est ce que l'on n'a point vu aux petites Antilles.

(2) Si les matières vomies sont poracées, ou livides ou noires, c'est un mauvais signe (*Hipp.* Prognost. 76).

(3) M. *Dalmas* en a observé sur la figure (ouv. cité).

(4) *Sanguinis naribus fluxus ex febri ardenti quarto die obveniens, malo est, nisi aliud quidpiam bene ceciderit; quod si die quinto contingat, minùs adfert periculi* (HIPP. Coac. 133).

presque constamment mortel, viennent ajouter au déplorable état du malade et annoncer le terme de son existence.

Voici quelle est à-peu-près la marche de la maladie, lorsqu'elle doit immoler sa victime du troisième au septième jour. On doit croire qu'elle est sujette à beaucoup de variations, relatives à la diversité des tempéramens, et surtout à l'intensité de la chaleur. C'est ainsi, par exemple, qu'on a vu des personnes chez lesquelles cette suite de symptômes a eu une succession lente et graduée, et a permis à l'art d'agir avec succès; et que chez d'autres, comme on l'a vu plus haut, la maladie a parcouru ses temps avec une telle rapidité, que la mort est venue mettre fin aux souffrances du malade dans les quarante-huit heures, rarement plutôt, mais souvent du premier au troisième, quatrième jour, comme l'ont très-bien observé divers praticiens aux Antilles.

Avant de parler des différences qui existent entre cette maladie et celles avec lesquelles certains médecins ont voulu l'assimiler, il est bon de rapporter ici quelques observations prises dans les ouvrages de ceux qui ont eu occasion de la traiter : nous en ajouterons quelques-unes qui nous sont particulières ; elles serviront d'exemples relativement à la marche plus ou moins rapide que suit la fièvre jaune dans les périodes ci-dessus citées ; et elles prouveront que la maladie affecte dans son début un caractère essentiellement angioténique ou inflammatoire qui siége plus particulièrement dans le tissu cellulaire sous-cutané, et la surface interne ou muqueuse de l'appareil digestif : d'où s'ensuivent la gangrène et la putréfaction; ce que confirment les nombreuses autopsies cadavériques renfermées dans les écrits des médecins qui ont pratiqué aux Colonies.

Première Observation tirée de l'ouvrage de M. Gilbert.

Un jeune officier de génie, aide-de-camp du général en chef de l'armée de Saint-Domingue, tombe malade. Les symptômes débutent par un frisson léger, un mal de tête violent, des douleurs

à la région de l'estomac, des nausées; dans la soirée la fièvre, est très-vive, le pouls très-fréquent et très-dur, le visage rouge, l'œil ardent.

Deuxième jour : accroissement des symptômes, vomissement de bile poracée, agitation extrême, urines rouges, très-difficiles dans leur excrétion; le soir chûte de la fièvre, pouls tremblotant, inégal, très-déprimé; disparition des douleurs, espoir du mieux, gangrène et mort dans la nuit.

Deuxième Observation du même auteur.

Le général Hardi, âgé de cinquante ans, constitution forte et vigoureuse, tempérament sanguin, échauffé par les fatigues de la guerre. Quelques jours après être rétabli d'une fièvre gastrique catarrhale, dans le cours de laquelle il avait été purgé plusieurs fois avec avantage, éprouva les symptômes suivans :

Premier jour : long frisson, violent mal de tête, accablement, quelques nausées : il est vu par un médecin du pays, qui prescrit le bain de pied, les lavemens émolliens, les boissons nitrées.

Deuxième jour : accroissement des symptômes, visage rouge, yeux ardens, pouls dur, irrégulier, fréquent; saignée du bras répétée le soir.

Troisième jour : prostration des forces, nausées légères, douleurs au bas-ventre. Il est transporté à une habitation sur un morne voisin. M. *Gilbert* est appelé, et ordonne un minoratif léger, qui provoque quelques selles bilieuses. Le malade devient de plus en plus faible. On essaie la décoction légère de quinquina par cuillerées; elle est constamment rejetée par le vomissement : lavemens émolliens, cataplasmes émolliens sur toute la région abdominale; les urines deviennent difficiles.

Quatrième jour : faiblesse extrême, nausées continuelles, pleine liberté des fonctions intellectuelles; application des vésicatoires aux jambes; potion excitante avec l'infusion de quinquina, le

camphre et la liqueur d'*Hoffmann ;* l'estomac la rejette ; les vomissemens fournissent une bile brune ; légère tension de l'abdomen.

Cinquième jour : prostration complète, pouls vermiculaire, état gangreneux évident, mort le soir.

Je ne sais pourquoi M. *Gilbert* affecte de remarquer, dans les premières observations, que les malades ont été soignés par des femmes créoles qui ne leur ont administré que les secours ordinaires, tels que lavemens, demi-bains, etc. Il me semble qu'il aurait tort d'en conclure que c'est faute d'avoir appelé le secours des médecins, qu'ils ont été si promptement, ainsi que d'autres, victimes de la fièvre jaune ; car il faut avouer que, si dans la plupart des cas les médecins se fussent contentés d'employer à propos et de prolonger sans interruption l'emploi des moyens en apparence très-simples et fort ordinaires, comme nous le verrons à l'article du traitement, leur pratique eût été, je pense, couronnée du plus grand succès, au lieu qu'elle a presque été constamment funeste.

Troisiéme Observation prise dans la Dissertation de M. DE-PRÉPETIT (1).

Un chirurgien âgé de vingt-huit ans, jouissant d'une très-bonne santé, après s'être beaucoup fatigué à courir dans la ville du Port-au-Prince (île Saint-Domingue), au moment où la chaleur était excessive, éprouva les symptômes suivans :

Premier jour : chaleur, soif, sécheresse de la langue et de la gorge, douleurs dans tous les membres : *tisane relâchante, deux lavemens.*

Deuxième jour : sueur excessive, constipation opiniâtre, dou-

(1) Dissertation sur la fièvre jaune, par M. *Deprépetit.*

leurs profondes dans tout l'abdomen. *Plusieurs lavemens, cataplasme sur le ventre, tisane relâchante, vésicatoires aux cuisses.*

Troisième jour : prostration absolue des forces, après un délire furieux qui dura trois heures de la nuit ; absence du pouls et des douleurs, suppression de toutes les évacuations ; le malade se trouve bien ; cependant mort à midi, et en même temps évacuations stercorales extraordinaires exhalant une odeur infecte.

Quatrième Observation de M. GILBERT,

M....., commandant de la place du Cap, âgé de trente à trente-cinq ans, constitution sèche, tempérament bilieux, caractère vif, rarement malade, est pris tout-à-coup des symptômes qui suivent :

Premier jour : frisson de trois heures peu vif, léger mal de tête, fatigue, maux de reins. *Eau de poulet, limonade légère, lavemens émolliens, demi-bain d'une demi-heure, frictions de citrons dans le bain, quelques selles bilieuses.*

Deuxième jour : accroissement des symptômes, faiblesse considérable, quelques nausées, des douleurs à la région de l'estomac, pouls fréquent et dur, redoublement sensible chaque jour vers le soir.

Troisième jour : même état (*Minoratif de manne dans la décoction de quinquina, à prendre par verres*) ; évacuations bilieuses abondantes, faiblesse dans le bain (*Potion excitante d'eau de menthe, de fleurs d'orange et de liqueur d'HOFFMANN*).

Quatrième et cinquième jours : les accidens diminuent d'intensité, le pouls se relève un peu, le visage devient jaune. *Tisane nitrée et légèrement apéritive, les bols de nitre et de camphre.*

Sixième et septième jours : diarrhées bilieuses, faiblesse, pouls cependant mieux prononcé, plus régulier et assez égal ; desir de prendre quelques alimens (*bouillon, crême de riz*) ; minoratif le

huitième jour ; la convalescence arrive à pas lents ; la jaunisse se prolonge.

Cinquième Observation.

M. Froment, âgé de vingt-un à vingt-deux ans, jeune homme d'une constitution assez frêle, tempérament que l'on pourrait appeler *lymphatico-bilieux*, trois ou quatre mois après son arrivée à Saint-Pierre, île Martinique, à la suite de plusieurs courses faites en ville dans la plus grande chaleur du jour, fut attaqué de la fièvre jaune, qui débuta ainsi qu'il suit :

Premier jour : léger frisson, mais de peu de durée ; lassitude des membres, douleur de tête assez vive, surtout au-dessus des sourcils ; figure un peu animée, langue blanchâtre ; point de soif, presque pas de chaleur à la peau ; pouls fort et développé (*Saignée de quatre onces, un bain de pieds d'une heure, un lavement émollient, limonade cuite pour boisson, diète*) (1).

Deuxième jour : céphalalgie augmentée, les yeux rouges, langue brunâtre et sèche, soif, nausées fréquentes, forte douleur dans la région lombaire et dans l'abdomen, quand on le comprime ; urines colorées, constipation ; la peau brûlante, pouls dur et plein, *Seconde saignée, demi-bain tiède d'une heure, lavement purgatif, limonade de tamarin aiguisée de trois gros de tartrite acidule de potasse.*

Troisième jour : les symptômes s'aggravent, l'estomac ne peut plus supporter la présence des boissons, le mal de tête est extrême. *Vésicatoire à la nuque, application de flanelles imbibées d'une décoction émolliente sur la région de l'estomac ; continuation de la limonade de tamarin sans addition de sel.*

---

(1) Il est à remarquer que le jeune homme qui fait le sujet de cette observation demeurait dans la maison de M. *Bertin,* préfet de la Colonie. Cette maison est située sur un endroit très-élevé, et où la température n'excède jamais 22 à 25 degrés th. de *Réaumur.*

Quatrième jour : levée du vésicatoire; céphalalgie moindre ; le malade se sent assez bien, à part la faiblesse et les vomissemens qui se succèdent à des intervalles très-rapprochés, et qui ont lieu sans nul effet ; il a eu deux selles dans la nuit ; urines rares et un peu sédimenteuses. *Application d'un vésicatoire sur la région épigastrique ; la décoction blanche de* Sydenham *pour boisson ; potion composée d'eau de mélisse, de fleurs d'orange, de chaque deux onces, d'alcool camphré une once, et autant de sirop diacode,* à prendre par cuillerées de demi en demi-heure.

Cinquième jour : diminution des symptômes, levée du vésicatoire épigastrique pansé avec un onguent épispastique, celui de la nuque avec du cérat. *Continuation des mêmes moyens, auxquels on a ajouté une décoction de demi-once de quinquina,* à prendre en trois fois.

Sixième jour : amélioration sensible de l'état du malade, mal de tête nul, les vomissemens n'ayant lieu que toutes les deux ou trois heures. *Même moyen : deux bouillons.*

Septième jour : teinte jaune des paupières inférieures et de la sclérotique. *Un minoratif fait avec la manne et le séné.*

Huitième et neuvième jour : rien de nouveau, le minoratif a procuré trois selles copieuses; jaunisse devenue presque générale, le pouls peu éloigné de l'état naturel, quoique encore faible. *Continuation de la décoction de quinquina, avec addition de quatre gros de tartrite acidule de potasse, à prendre en deux fois à une heure d'intervalle ; pansement des vésicatoires avec le cérat, une soupe au vermicelle.*

Dixième jour : le malade va de mieux en mieux, et devient bientôt convalescent ; mais sa convalescence est longue et pénible.

J'ai suivi le malade depuis le troisième jour jusqu'à la terminaison de sa maladie, conjointement avec M. *Dariste*, ancien chirurgien, et réputé à la Martinique, qui l'avait vu dans le commencement.

Sixième Observation.

M. *Boyer,* jeune homme de vingt et un ans, d'un tempérament sanguin bilieux; après avoir habité successivement pendant huit mois la Martinique, la Guadeloupe, et en général toutes les îles du Vent, s'embarqua le 2 juillet 1804 à basse-terre (Guadeloupe) sur un navire Américain. Deux jours après être à bord et en route pour les Etats-Unis, M. *Boyer,* qui s'était toujours parfaitement bien porté, tomba malade et offrit les symptômes suivans :

Premier jour, dix heures du matin : lassitude spontanée de tout le corps, frisson de près de deux heures, lequel est bientôt suivi d'une violente céphalalgie, rougeur de la face et des yeux, langue blanche et humide, bouche amère, peau brûlante, pouls plein sans être dur; constipation depuis deux ou trois jours. *Deux lavemens avec la décoction de graine de lin, limonade pour boisson.* Le soir à huit heures, la fièvre a évidemment diminué, la peau s'est couverte d'une légère moiteur, et dans la nuit le malade a mouillé une chemise.

Deuxième jour : point de fièvre, seulement de grandes fatigues dans les membres, bouche amère, pâteuse, langue épaisse et grisâtre dans le milieu, annonçant évidemment un embarras gastrique; un vomitif, composé de vingt grains d'ipécacuanha et d'un grain de tartrite antimonié de potasse, et administré en deux fois, à une heure d'intervalle : trois vomissemens bilieux et deux selles en sont le résultat. *Eau d'orge nitrée pour boisson ordinaire, une soupe.*

Troisième jour, à onze heures : retour du paroxisme, fébrile qui se termine comme le premier, quoiqu'un peu plus court. Limonade, un lavement fait avec une décoction de demi-once de séné, est donné le soir après la chute de la fièvre; une selle bilieuse.

Quatrième jour : apyrexie complète. Demi-once de quinquina en décoction, que le malade prend en trois fois, à huit, dix heures et midi ; une forte infusion de fleurs de camomille et de sommités

de petite centaurée, est donnée pour boisson ordinaire. *Une soupe au riz.*

Cinquième jour : le malade a dormi environ trois heures dans toute la nuit. Vers les cinq heures du matin, il a éprouvé quelques agitations et un certain mal-aise qu'il n'a pu définir. A sept heures, léger frisson de peu de durée, mal de tête violent, particulièrement à la région sus-orbitaire, rougeur de la face et des yeux qui laissent échapper quelques larmes, gencives arides, langue sèche et brune, soif violente, nausées et envie de vomir qui provoquent des efforts inutiles ; douleurs dans les lombes, peau sèche et brûlante, pouls vif, dur et fréquent. A cet ensemble de nouveaux symptômes, je ne doutai plus que le type de fièvre intermittente-tierce qu'avait d'abord pris la maladie, n'allât cesser, pour prendre un caractère beaucoup plus dangereux. J'ordonnai la limonade cuite aiguisée avec le tartrite acidule de potasse. Le malade en prit deux pintes dans la journée, et eut trois évacuations alvines très-abondantes.

Sixième jour et deuxième de la nouvelle maladie : tous les symptômes d'irritation ont beaucoup diminué ; abattement considérable, pouls faible, sans être plus fréquent que dans l'état naturel ; M. *Boyer* dit ne plus souffrir. Deux vomissemens dans la nuit ; décoction d'une demi-once de quinquina donnée en trois fois, à deux heures d'intervalle, une forte infusion de camomille pour boisson ordinaire, à chaque tasse de laquelle j'ajoutais une cuillerée de bon vin de Madère.

Le troisième et le quatrième jours se passèrent à-peu-près dans le même état ; vomissemens de temps à autre des boissons prises, les urines rares et très-épaisses. Continuation des mêmes moyens.

Cinquième jour, huit heures du matin : état du malade devenu très-affligeant ; la prostration des forces est excessive, pouls petit et très-déprimé, vomissemens fréquens et donnant lieu à la sortie de la matière épaisse, couleur de marc de café, dont nous avons déjà parlé plusieurs fois. Application d'un large vésicatoire sur la région de l'estomac, potion avec la thériaque, l'eau de fleurs d'orange et

la liqueur d'*Hoffmann*, à prendre par cuillerées d'heure en heure. Continuation du quinquina.

Sixième jour : mieux sensible et apparent; le pouls s'est un peu développé, il n'y a eu qu'un vomissement vers les quatre heures du matin; cependant le malade est toujours très-faible. Levée du vésicatoire pansé avec le basilicum seul; application de deux autres aux jambes. Mêmes moyens.

Septième jour : deux selles dans la nuit, d'une odeur infecte; les nausées et les vomissemens ont entièrement cessé; apparition de l'ictère à la face; pouls régulier mais faible; levée des vésicatoires des jambes.—Décoction de quinquina, une once; limonade avec le vin de Madère.

Huitième jour : arrivé au continent d'Amérique, le malade fut débarqué à Willmington, état de la Dellaware, et mis dans une maison de campagne. La jaunisse alla en augmentant jusqu'au treizième jour que les urines commencèrent à couler abondamment, d'une couleur jaune foncée pendant sept à huit jours. L'ictère se dissipa lentement, et peu-à-peu la convalescence arriva. M. *Boyer* s'embarqua de nouveau le 12 septembre, pour retourner en France, où il arriva jouissant d'une parfaite santé.

Il est inutile, je pense, d'accumuler ici un plus grand nombre d'observations; celles-ci me semblent suffisantes : 1.° pour donner une idée claire et précise de la marche successive et plus ou moins rapide en général de la fièvre jaune, soit que le malade meure aux deuxième, troisième, quatrième et cinquième jours, soit qu'il résiste aux efforts destructeurs de cette cruelle maladie. 2.° Pour prouver que presque toujours elle attaque les jeunes gens, et parmi eux, ceux qui sont dans les conditions dont nous avons déjà fait mention. 3.° Que tous les symptômes qui accompagnent son début annoncent une irritation et une angioténie générale de l'organe sous-cutané et des organes gastriques, plus ou moins promptement suivie de putréfaction ou de gangrène; ce dont on ne peut douter, d'après les nombreuses ouvertures de cadavres faites par les médecins des

Antilles, qui tous ont trouvé des désordres plus ou moins grands, effets de l'inflammation; tels que de larges taches bleuâtres dans le tissu cellulaire sous-cutané, les sinus de la dure-mère gorgés de sang, les poumons dans le même état, et offrant quelquefois des traces d'inflammation et de suppuration; des épanchemens sanguins dans les cavités du cœur, surtout celle de l'oreillette droite; le foie souvent dans l'état naturel; dans un petit nombre de cas, il était engorgé, rougeâtre, enflammé, et présentant des foyers purulens; la vésicule du fiel souvent vide, et quelquefois remplie, soit de bile naturelle, soit d'une bile noire et épaisse, assez semblable à la matière rejetée par le vomissement; la rate tantôt dure, tantôt livide et comme pourrie; les reins plus ou moins phlogosés, parfois flétris et d'une consistance très-molle, la surface péritonéale des intestins plus ou moins enflammée, la tunique interne de l'estomac (1), et celle de tout le tube alimentaire, couvertes de taches gangreneuses de diverses grandeurs; la vessie presque constamment vide et contractée. Je demande si tous ces phénomènes secondaires ont dû arriver sans être précédés d'une angioténie ou inflammation plus ou moins grande des parties ou organes ci-dessus.

Caractères différentiels de la Fièvre jaune.

Les bornes de cet essai ne me permettent pas de considérer d'une manière très-détaillée les maladies avec lesquelles beaucoup de médecins ont bien voulu lui trouver de l'analogie, et même quelquefois la confondre; aussi je ne ferai remarquer que d'une manière succincte les principaux traits qui la caractérisent.

Est-elle le *causus* ou *febris ardens* de *Boerhaave*? Comme je n'ai jamais eu occasion de traiter ni de voir cette dernière maladie, je m'en rapporte à ceux qui l'ont décrite, pour porter mon juge-

(1) L'estomac a été trouvé plusieurs fois sphacelé (*Deprépetit*, ouv. cité).

ment; et comme M. *Gilbert*, dont je vais ici copier ce qu'il dit à cet égard, je pense qu'elle en diffère essentiellement.

« Au début de ces deux maladies, dit l'*auteur*, le pouls est dur, « la face animée et rouge, les yeux ardens, la tête très-doulou- « reuse; mais la fièvre ardente se prolonge davantage, le visage « n'est pas coloré du rouge pourpre et foncé qui y est répandu « dans la fièvre jaune, à-peu-près comme dans les premiers jours « de l'érysipèle, à la face; la fièvre ardente se termine par des hé- « morrhagies critiques; à l'exacerbation ne succédent pas les accidens « d'une prostration de forces effrayantes; elle ne présente jamais « de suffusion ictérique, de vomissemens noirs, d'hémorrhagies, « de dissolution, d'éruptions pétéchiales ».

Elle n'est pas la fièvre des hôpitaux et des prisons. Outre que cette dernière a des symptômes de début tout à fait différens, c'est-à-dire, qu'au lieu de s'annoncer par un appareil d'irritation et d'inflammation, elle affecte un caractère décidément asthénique, et n'est jamais accompagnée de vomissemens noirs, de jaunisse, de suppression des urines, etc.

On ne peut pas non plus l'assimiler à la fièvre lente nerveuse, quoique cette maladie soit commune dans les climats chauds, elle en diffère essentiellement : 1.° en ce qu'elle n'attaque généralement que les personnes d'une faible constitution; 2.° que son invasion n'est jamais subite, et est toujours annoncée par quelques signes précurseurs, tels qu'un sentiment de mal-aise, de lassitude, de langueur, de perte d'appétit qui durent plusieurs jours.

Quelques médecins, tels que le docteur *Warrens* et autres, ont dit que la fièvre jaune n'est autre chose que la peste. Quoiqu'il y ait quelque similitude dans leurs symptômes d'invasion, elle en diffère cependant sous beaucoup de rapport : 1.° la peste est endémique à certaines régions; la fièvre jaune ne l'est que pour les individus qui n'ont point encore habité les pays chauds. 2.° Dans la peste, il y a certainement éruption de tumeurs charbonneuses; la fièvre jaune n'offre point ce phénomène, du moins cela est

très-rare (1). 3.° Dans les malades attaqués de la peste, on n'observe presque jamais, ni vomissemens noirs, ni suffusion ictérique, ni suppression totale des urines; dans la fièvre jaune ces trois phénomènes peuvent en être regardés comme les signes caractéristiques. 4.° Enfin les traits distinctifs qui séparent la fièvre jaune de la peste, sont : que la première ne peut se développer que dans les grandes chaleurs, que le froid la fait totalement disparaître (aux Etats-Unis d'Amérique) ; tandis que, dans quelques épidémies de la peste, c'est en hiver qu'elle a été plus meurtrière.

Je terminerai cet article en faisant voir les différences qui existent entre la fièvre jaune et le scorbut, que certains écrivains se plaisent à ne pas vouloir séparer : 1.° la fièvre jaune n'a lieu que dans les climats brûlans de la zone-torride, et les pays où la chaleur, à une époque de l'année, s'élève à un très-haut degré. Le scorbut s'observe généralement (2) dans les climats froids et humide, la zone-tempérée. 2.° Les personnes qui sont sur le point d'être attaquées du scorbut commencent par éprouver quelques jours auparavant une lassitude spontanée, des douleurs vagues, etc. Elles sont tristes, ensuite leur visage devient bouffi et jaunâtre; les lèvres sont livides, les gencives se tuméfient, prennent une couleur bleuâtre et saignent facilement; le ventre est paresseux, des taches sanguines s'aperçoivent sur la surface du corps, etc.; le pouls est presque dans son état naturel; la tête est rarement affectée; cet appareil de symptômes ne précède jamais la fièvre jaune. D'où nous pouvons conclure que ces deux maladies sont totalement dissemblables dans leur début; et que, si elles ont entre elles quelque analogie, on ne la trouve que dans certains

---

(1) M. *George Davidson* dit avoir vu des anthrax, des charbons et des bubons sur plusieurs personnes atteintes de la fièvre jaune, à la Martinique, en 1796.

(2) Je dis *généralement*, parce qu'on voit aussi quelquefois des scorbutiques dans les pays chauds.

symptômes qui accompagnent le premier et le second degré du scorbut comparés à ceux qui sont l'apanage des deuxième et troisième degrés de la fièvre jaune, excepté la suppression totale des urines, qui ne s'observe jamais dans la première maladie.

Quoiqu'il soit bien reconnu par ce que nous venons de dire, et les écrits de plusieurs Médecins, que la fièvre jaune a des caractères exclusifs qui ne permettent pas de la méconnaître, il est cependant difficile de lui assigner son rang dans le cadre nosologique. Si on considère la maladie dans ses diverses périodes et la marche successive de ses symptômes, on voit parfois une fièvre éphémère inflammatoire, la fièvre angio-ténique compliquée de la fièvre méningo-gastrique; d'autres fois, une fièvre adynamique jointe à l'ataxique; dans d'autres circonstances enfin, elle prend le caractère de fièvre rémittente, intermittente, etc., et si on consulte les autopsies cadavériques, on trouve qu'il y a eu très-souvent phlegmasie du tissu cellulaire sous-cutané des membranes muqueuses, et quelquefois, mais rarement, des membranes séreuses. Tout enfin porte à regarder la maladie, par ses nombreuses complications, comme d'une nature tout à fait particulière, et absolument *sui generis;* en attendant que des observateurs plus éclairés aient trouvé la vraie place qu'elle doit occuper dans la classe des fièvres primitives.

Prognostic de la Fièvre jaune.

Il est relatif: 1.° au caractère et à la constitution plus ou moins robuste et pléthorique de la personne qui en est affectée; 2.° à l'intensité plus ou moins grande et à la durée de l'inflammation qui a lieu dans la période d'invasion de la maladie; 3.° à l'état plus ou moins adynamique et souvent gangreneux, qui succède à celui d'irritation ou d'inflammation. En général, on peut dire que la fièvre jaune est d'autant plus grave, que le sujet qui en est attaqué est d'un caractère triste, pensif et taciturne, d'un tempé-

lament robuste, sanguin et approchant de l'athlétique; que le paroxisme fébrile est violent et court, et que ce dernier état est plus promptement suivi de tous les symptômes qui caractérisent la troisième période.

La Fièvre jaune est-elle, ou non, contagieuse ?

La question tant de fois agitée sur le caractère contagieux, ou non-contagieux de cette maladie, n'a pas encore eu une solution satifaisante; les praticiens ont là-dessus des opinions différentes: les uns, tels que M. *Deprépetit* et autres, la regardent comme éminemment contagieuse et à plus haut degré que le typhus, la peste et la variole, etc. Opinion fausse, puisque beaucoup de personnes, comme nous le verrons plus bas, qui se sont trouvées dans la sphère d'activité de la fièvre jaune, ne l'ont point contractée; d'autres, tels que MM. *Gilbert*, *Mabit*, etc. (1), lui refusent avec raison cette propriété. Enfin M. *Dalmas*, célèbre médecin, dont nous avons déjà cité plusieurs fois l'ouvrage, dit, en parlant de celle du Cap, *île Saint-Domingue:* « J'ai vu, dans la guerre « de l'indépendance américaine, plus de trois mille malades ré- « pandus dans les différens hôpitaux qui environnaient le Cap. La « fièvre jaune se montra plus ou moins dans tous, sans acquérir « dans aucun le caractère contagieux; à côté d'un homme mourant « de cette maladie on en voyait un autre atteint d'une dyssen- « terie ou d'une fluxion de poitrine, sans que ce voisinage parût « influer en rien sur son état ». Pour concilier en quelque sorte les opinions, M. *Dalmas*, en éludant de résoudre la question, dit qu'elle a un caractère épidémi-contagieux; caractère que, selon lui, il est impossible de méconnaître, surtout dans les endroits où tout concourt à donner à cette maladie un grand degré d'énergie.

---

(1) Essai sur les maladies de l'armée de Saint-Domingue en l'an 12, principalement sur la fièvre jaune.

Au milieu d'un conflit d'opinions aussi disparates, il serait sans doute glorieux pour moi, et très-intéressant pour les progrès de l'art, de résoudre en dernier ressort cette importante question ; mais j'avoue qu'une pareille entreprise est au-dessus de mes connaissances. Si cependant, étant bien d'accord sur la valeur du mot *contagieux*, on me demande mon opinion, je dirai que la fièvre jaune n'est point une maladie contagieuse : 1.° parce que rien n'a encore prouvé en elle l'existence d'un principe délétère susceptible de se communiquer par le contact immédiat (*contagium per contactum*) ni par la respiration ; 2.° parce que cette maladie, épidémique pour presque tous les Européens nouvellement débarqués dans les Colonies, épargne les naturels du pays, quoique soumis de même à l'action de ses causes productrices (1) ; 3.° parce que les personnes créoles attachées au service des hôpitaux, et qui, par conséquent, cohabitaient constamment avec les malades, touchaient à chaque instant leurs effets, n'en ont point été atteintes : du moins il ne s'est pas montré un seul cas de cette espèce, soit en ville, soit dans les hôpitaux, pendant les huit mois de séjour que j'ai fait à la Martinique et à la Guadeloupe.

Les observations du médecin *Devèze*, faites en 1793 à Philadelphie, et auparavant aux Antilles, confirment de plus en plus l'opinion que l'on doit avoir de la nature non-contagieuse de la fièvre jaune. Il rapporte que, lorsqu'il était chargé en chef du service de l'hôpital de Bush-Hill, « un riche négociant de Phila-« delphie, M. *Stephens Girard*, allait tous les jours à l'hôpital « donner des soins assidus aux malades. Quelquefois, lorsqu'il « s'avançait pour les toucher, et juger par lui-même de la chaleur « dont ils se plaignaient, ils vomissaient sur lui. La même chose « arrivait lorsqu'il les sortait et les remettait dans leur lit. Malgré « ces contacts plus ou moins réitérés, ce digne et charitable

---

(1) La peste exerce ses ravages sur tous les individus, étrangers et naturels du pays sans distinction.

« homme fut exempt des attaques de la maladie ». Ce médecin dit de plus : « que plusieurs personnes attaquées de maladies en-
« tièrement différentes de l'épidémie furent traitées à Bush-Hill
« dans le même moment et la même chambre, avec des malades
« pris de la maladie régnante. Ceux-là guérissaient, et voyaient
« mourir à droite et à gauche des individus attaqués de la mala-
« die épidémique, et dont le lit était sur-le-champ occupé par
« d'autres ayant la même maladie que ceux qu'ils remplaçaient ;
« et ce qui est principalement à remarquer, c'est que les pre-
« miers, constamment environnés de malades gravement attaqués,
« plongés dans une atmosphère de miasmes que la respiration et
« la sueur répandaient dans l'appartement, recevaient dans leurs
« poumons le même air qui avait mille fois passé et repassé dans
« ceux des autres malades, où non-seulement il s'était phlogis-
« tiqué, mais encore où il s'était chargé des émanations propres
« à développer une maladie semblable, si elles eussent pu devenir
« la cause de ce développement ».

Ces observations, en même temps qu'elles prouvent la non-contagion de la fièvre jaune, ne peuvent-elles pas servir à confirmer l'absolue nullité de l'action des miasmes répandus dans l'air atmosphérique, relativement à la production de cette maladie ?

Traitement.

S'il me fallait passer en revue et rapporter ici d'une manière détaillée les différentes méthodes employées par les médecins des Antilles et du continent américain, dans le traitement de la fièvre jaune, je sortirais des bornes d'une simple dissertation, dont le seul but est d'établir mon opinion sur ce point essentiel ; opinion fondée sur le raisonnement et quelques expériences. Je me contenterai donc, après avoir dit un mot de ces diverses méthodes, d'exposer en détail celle que j'ai mise en usage pendant mon séjour à la Martinique en 1803, et qui m'a réussi dans le peu de cas qui se sont offerts à moi.

Les diverses méthodes de traiter la fièvre jaune, quoiqu'en apparence aussi nombreuses qu'il y a eu de médecins observateurs de cette maladie, peuvent cependant se réduire à trois principales : la première et la plus généralement adoptée, est la méthode *relâchante* ou *asthénique* (1) ; la seconde, la méthode *évacuante* (2) ; la troisième est la *fortifiante* ou *sthénique*. On pourrait en établir une quatrième, c'est celle de la *salivation*.

La première est sans doute la plus ancienne ; elle a été employée par les médecins qui ont vu, dans le début de la maladie, un état d'irritation ou d'effervescence générale annonçant un état plus ou moins inflammatoire, soit de tout le système, soit de certains organes en particulier, tels que les organes digestifs, etc. Les saignées multipliées (3), suivant l'état de pléthore des individus, ont été leur principal moyen, qu'ils ont accompagné de boissons adoucissantes, telles que les eaux de veau, de poulet nitrées, etc., de pédiluves, de demi-bains, de bains entiers ; les purgatifs et les toniques terminaient le traitement. Cette méthode est celle qui a été mise en usage par M. *Poissonnier* à la Martinique, par M. *Gilbert* à Saint-Domingue, et par presque tous les médecins qui ont eu occasion d'y traiter cette maladie, mais qui malheureusement n'a pas été suivie de grands succès, soit qu'on n'ait pas saisi le vrai moment d'en faire l'application, soit que l'on ait trop ou trop peu prolongé sa durée.

La méthode d'évacuer par les selles, au moment de l'invasion

---

(1) J'entends au début ou dans le premier temps de la maladie (*a*).

(2) La méthode évacuante, quoique débilitante en elle-même, doit pourtant se distinguer de la première, en ce que, dans ce cas, son emploi n'est précédé de l'usage d'aucun délayant.

(3) M. *Poissonnier* la recommande comme moyen préservatif de la maladie.

a) M. *Gaëton Palloni*, docteur en médecine et professeur honoraire en l'université de Pise, dit aussi que la méthode délayante est la seule à mettre en usage au moment de l'invasion (*Voyez* Observ. méd. sur la fièvre de Livourne).

de la fièvre jaune, est celle de *Rivière*, professeur de Montpellier, il y a à-peu-près un siècle. Elle a été renouvelée par le Docteur *Rush* de Philadelphie. Ce médecin, après avoir employé toutes sortes de moyens, et sans en avoir retiré aucun avantage, imagina une poudre purgative composée de quinze grains de jalap et de dix grains de muriate de mercure (1). Il donnait cette quantité dans un peu d'eau sucrée, toutes les six heures, jusqu'à ce qu'il en résultât plusieurs évacuations. Si après cela le pouls était plein et tendu, il faisait saigner plus ou moins, évacuait de nouveau, et terminait par l'usage des fortifians. Malgré qu'il dise avoir obtenu par cette pratique de très-grands succès, je pense que, dans cette circonstance, il eût mieux fait de bien réfléchir sur cet aphorisme d'*Hippocrate* (*In acutis morbis rarò et in principiis medicamentis purgantibus utendum, idque diligenti antè adhibitâ circumspectione faciendum*) (2). On verra plus bas que quelque temps après il remplaça ce moyen par un autre. On a aussi donné les vomitifs dans le début de la maladie ; mais l'expérience a prouvé qu'ils étaient généralement nuisibles, et que non-seulement il fallait être circonspect dans leur emploi, mais encore que, dans les cas où ils seraient absolument indiqués, il fallait préférer l'ipécacuanha au tartrite antimonié de potasse (3). Quant à moi, je pense que tout émétique doit être proscrit, et que, dans cette circonstance, cet axiome du *vieillard de Cos* (*vomitus vomitu curatur*) serait on ne peut plus funeste, s'il était suivi.

N'est-il pas étonnant de trouver encore des médecins assez remplis du système de la doctrine *brownienne*, pour ne voir dans

---

(1) C'était à-peu-près le procédé de *Rivière* : il mettait souvent un peu plus de muriate de mercure ; et faute de jalap, il se servait de scammonée (Cent. 4, obs. 97).

(2) *Hipp.* aph. 24, sect. 1.

(3) C'est l'avis de M. *Dalmas.*

les premiers symptômes de la fièvre des pays chauds qu'une maladie décidément asthénique, et y opposer conséquemment les excitans, les toniques les plus énergiques, tels que le quinquina, le camphre, le musc, les vins généreux, les vésicatoires, etc.? Quoique cette pratique comptait autant de victimes que de sujets, auxquels certains médecins administraient ces moyens lorsque j'étais à la Martinique, on persistait dans leur emploi, croyant que dans le cas prochain on serait plus heureux que dans le précédent. Un aspirant de la marine, et plusieurs matelots du brick l'*Epervier*, furent, à ma connaissance, victimes de ce funeste traitement. On pourrait citer, à cet égard, un grand nombre d'observations consignées dans les ouvrages de ceux qui ont écrit sur cette maladie. C'est ici le cas de dire, avec un auteur moderne (1), que les idées systématiques altèrent souvent le tact et le jugement du médecin; que les systèmes sont plus nuisibles qu'utiles dans la pratique. M. *Dalmas*, sans dire que ce mode de traitement ait été contraire, loin de le conseiller, pense qu'il n'a aucune espèce d'avantage sur les autres. Je crois que s'il en eût fait des essais plus nombreux, il le vouerait à une éternelle proscription (2).

La *salivation*, comme nous l'avons dit plus haut, peut être regardée comme la quatrième méthode employée dans le traitement de la fièvre jaune. Le même Docteur *Rush*, dont il a été mention à l'article des évacuans, est celui qui la conseille, d'après les succès qu'il en obtint dans la fièvre jaune qui ravagea Philadelphie en 1793. Employant ici le mercure comme un moyen irritant, il fonda sa doctrine sur le principe qu'une grande irritation en fait cesser une moindre. Son procédé était celui-ci : tous

---

(1) *L. J. M. Robert*, Manuel de santé ou nouveaux Elémens de médecine pratique.

(2) Qu'on fasse bien attention que c'est toujours du début de la maladie dont il est question.

les jours il faisait faire, avec une demi-once d'onguent mercuriel, des frictions sur les épaules et le cou, afin d'obtenir le plus promptement possible, une salivation abondante, au moyen de laquelle l'humeur morbifique pût être évacuée, et l'état spasmodique anéanti à l'aide de l'irritation excitée sur le système glandulaire. Cette méthode, quoique mise en vogue par son auteur, est tombée d'elle-même, et n'est plus en usage aujourd'hui.

En 1803, un médecin de la Martinique (1), connaissant sans doute le procédé de *Rush*, voulut le modifier, et imagina une nouvelle manière d'employer le mercure. Aussitôt qu'une personne était prise des premiers symptômes de la fièvre jaune, sans avoir égard au tempérament, à l'âge ni au sexe, il appliquait un vésicatoire de la largeur d'un écu de six livres sur un des bras, le levait au bout de douze heures, et saupoudrait la partie avec du muriate de mercure, qu'il couvrait ensuite d'onguent basilicum. Le pansement était continué pendant trois ou quatre jours, plus ou moins, suivant la durée des symptômes. Ce fut M. *Dejoyeuse*, frère du capitaine-général, sur lequel la première expérience fut faite : elle fut suivie de tout le succès qu'on en attendait. Dès-lors l'auteur de la découverte fit répandre dans toute la colonie, les petites Antilles, et même jusqu'à Saint-Domingue, qu'il avait trouvé la vraie panacée de la fièvre jaune. Malheureusement les épreuves ultérieures qu'il fit de ce nouveau moyen, et celles qui en furent faites aux îles sous le Vent, prouvèrent qu'il n'avait aucun avantage sur les autres. J'observerai ici que la fièvre de M. de *Joyeuse* n'était qu'une fièvre rémittente bilieuse, et qu'à l'application du vésicatoire au bras on joignit les délayans, les purgatifs, les toniques, tels que le quinquina, le camphre, etc.

Sachant que les diverses méthodes dont je viens de parler avaient

---

(1) *Boutarel*, médecin justement célèbre de cette colonie, qui mourut le 14 mai de la même année, d'une fracture compliquée de la jambe droite. Les Européens doivent à juste titre regretter sa mort.

été tour-à-tour employées avec très-peu de succès, je conçus le projet de tenter un autre moyen, si l'occasion se présentait. Fort du précepte de *Celse* (*satius est anceps experiri remedium quàm nullum*), voici celui que j'ai mis en usage à Saint-Pierre de la Martinique, et que je recommande aux médecins qui auront occasion de voir et de traiter la fièvre jaune, jusqu'à ce qu'ils en aient trouvé un plus efficace.

On se rappelle que, dans la considération des causes et des symptômes de cette maladie, j'ai regardé l'excessive chaleur comme en étant la seule cause productrice; que j'ai rangé en trois ordres ces mêmes symptômes, eu égard aux trois périodes bien distinctes que généralement elle affecte dans sa marche progressive; que j'ai regardé tous les symptômes du premier ordre, ou de la première période, comme annonçant une angioténie générale, accompagnée d'une irritation plus ou moins grande de l'appareil digestif, et souvent de l'inflammation de sa tunique interne. C'est le moment de l'apparition de ces symptômes, ou la minute invasive de la maladie, si je puis m'exprimer ainsi, que je recommande de saisir, afin d'employer avec succès la méthode suivante, qui a plutôt pour but de prévenir le développement réel de la fièvre jaune, que de la guérir lorsqu'elle est bien caractérisée (1).

Je me dispenserai de parler de la topographie médicale des deux principales villes de la Martinique; elle ne diffère nullement de celle de Saint-Domingue (2), excepté peut-être par la situation plus ou moins basse, ou plus ou moins élevée de ces mêmes villes; du reste, le climat est absolument le même.

Ma méthode consiste dans l'usage abondant des boissons aqueuses acidulées, et la prolongation des bains tièdes. Elle a pour but de calmer

---

(1) Le moyen que je propose, loin d'être utile alors, serait nécessairement mortel; il faut une méthode entièrement opposée.

(2) *Voyez* l'ouvrage de M. *Gilbert*, Histoire médicale de l'armée française à Saint-Domingue.

ou d'anéantir cet état d'effervescence ou d'inflammation générale qui a lieu à la première époque de la maladie, en rendant, par la voie la plus prompte, au système sanguin, la partie séreuse qu'il a perdue par l'abondante transpiration ; sans quoi ce système parvient bientôt à un degré inflammatoire tel, que la gangrène suit de très-près. Je suis ici le précepte du père de la médecine : *Ad extremos morbos, extrema exquisitè remedia optima* (1).

Je pense, au reste, que l'idée la plus exacte que je puisse donner du mode de traitement que j'ai employé, est de rapporter les observations que j'ai recueillies à cet égard.

I.ere Observation.

Alexandre Tricot, jeune homme âgé de vingt ans, d'une constitution forte et robuste, d'un tempérament sanguin-bilieux, après un mois de séjour de la colonie, fut pris subitement, le 22 novembre 1803, à la suite d'une course à cheval faite dans la ville de Saint-Pierre, dans le moment de la plus forte chaleur, des symptômes suivans : mal de tête violent, surtout à la région orbito-frontale ; yeux rouges et larmoyans, visage coloré, lassitudes générales, douleur violente aux lombes, la peau brûlante sans être très-sèche, pouls dur et fort, chaleur et douleur dans l'hypochondre gauche, langue blanche et humide, nausées, constipation depuis trente-six heures.

J'ordonnai de la limonade cuite pour boisson, et deux lavemens émolliens faits avec le *gombo* (2), à prendre à une demi-heure d'intervalle. Le malade eut deux fortes selles dures et sans odeur ; il vomit au troisième verre la limonade qu'il avait prise. Les symptômes ci-dessus ayant augmenté de violence, l'abdomen étant douloureux au toucher, la langue sèche et la soif assez vive, à une

---

(1) *Hipp.* aph. 6, sect. 1.

(2) *Ketmie gombo*, *hibiscus esculentus* (Linné).

heure, je mis le malade dans un bain tiède (de vingt-deux à vingt-cinq degrés, thermomètre de *Réaumur*), et lui fit boire tous les quarts d'heure un verre de la même tisane.

A quatre heures, Tricot se sentant faible, le mal de tête ayant diminué, ainsi que la force et la dureté du pouls, les nausées et les vomissemens ayant cessé, je le fis sortir du bain, qui, je dois l'observer ici, avait été constamment tenu à la même température, et je le fis coucher (1). Un quart d'heure après, nouvelle exacerbation des symptômes, céphalalgie des plus véhémentes, espèce de vertige, sans altération cependant, dans les facultés intellectuelles; vomissemens abondans accompagnés d'efforts violens et d'un sentiment très-douloureux et surtout piquant (expression du malade) dans la région épigastrique. Le bain ayant été conservé et tenu tiède, le malade y fut de suite remis; il y resta jusqu'à neuf heures et demie, c'est-à-dire, cinq heures et quart, l'eau étant toujours tenue au même degré de chaleur, comme je l'ai dit plus haut. Pendant ce temps, Tricot but plus de deux pintes de limonade, et n'en vomit pas une goutte; il urina deux fois; le pouls tomba, et devint même faible sans être fébrile. C'est dans ce moment qu'il fut remis dans son lit et qu'il prit un troisième lavement de *gombo* qui lui fit rendre une assez grande quantité de matières semblables aux premières.

Le passage de cet état d'amélioration sensible à la réapparition des premiers symptômes fut aussi prompt que l'éclair. Encouragé par les bons et prompts effets que je venois d'obtenir du bain, j'en fis préparer de suite un autre, et le malade y fut plongé à environ dix heures et demie. Il s'était écoulé, comme on voit, entre sa dernière sortie et ce moment, à-peu-près une heure, temps pendant lequel le malade vomit sept fois, d'abord la limonade seule, puis mêlée avec des matières glaireuses et bilieuses. Je passai la

---

(1) Le malade était logé dans le quartier le plus élevé de la ville de Saint-Pierre, et conséquemment le moins chaud.

nuit à côté de lui, afin d'observer avec attention les phénomènes qui se présenteraient, et d'entretenir l'eau du bain à la même température.

Voici ce que j'observai depuis le moment de la troisième immersion du malade jusqu'au lendemain huit heures du matin. A minuit, le mal de tête avait beaucoup diminué; la chaleur de la peau était moindre, le pouls était cependant toujours dur, fort, et surtout très-plein. Je fus tenté dans ce moment de faire une saignée; mais comme, à ma connaissance, elle avait été plusieurs fois funeste, et qu'il n'y avait pas urgence, je différai son emploi. Le malade avait bu trois fois d'une légère limonade de tamarin, et n'avait point vomi, malgré qu'il eût eu trois ou quatre hoquets et nausées.

A une heure et demie, Tricot, un peu affaibli et fatigué, desire sortir du bain et se mettre au lit. Comme je réglais ma conduite particulièrement sur l'irritabilité gastrique, la chaleur cutanée et l'état du pouls, ce dernier annonçant encore trop d'irritation, et d'ailleurs quelques nausées se faisant sentir de temps en temps, je l'engageai à y rester encore un peu, lui assurant que c'était le seul moyen de dompter sa maladie. Je le persuadai sans peine; il s'endormit environ trois quarts d'heure.

A quatre heures, son état était, à peu de chose près, le même; la peau offrait toujours, au toucher un peu prolongé, un sentiment de chaleur et de sécheresse, pouls plus développé et large, annonçant un commencement de détente. Le malade a bu une pinte de limonade, et n'a pas vomi; il a uriné trois fois, et la douleur lombaire a considérablement diminué. A six heures, même état; à huit, disparition de tous les symptômes d'irritation; céphalalgie nulle, pouls faible et cependant très-régulier. Je jugeai que le bain ne pouvait pas être plus long-temps prolongé; alors le malade en fut retiré et mis au lit. Il avait bu depuis quatre heures jusqu'à huit une seconde pinte de limonade, avait uriné copieu-

sement deux autres fois, et eut une selle liquide demi-heure après avoir été couché : sommeil tranquille jusqu'à une heure.

A son réveil, Tricot, se sentant bien, desire prendre quelques alimens. Je lui donnai à-peu-près trois onces de bon bouillon. A cinq heures, renouvellement de l'état pyrexique, pouls un peu élevé et irrégulier, la peau chaude sans être sèche; légère céphalalgie sans être accompagnée de la rougeur des yeux; langue un peu rouge sur les bords, et blanchâtre dans le milieu; soif assez vive, vomissement d'une partie du bouillon sans efforts douloureux. *Eau de poulet nitrée*, *un lavement laxatif*, qui fit rendre des matières noires, liquides et de mauvaise odeur. La nuit fut assez tranquille; le malade but une pinte et demie de son eau de poulet; à deux heures, une légère transpiration vint remplacer l'espèce d'éréthisme qui s'était manifesté à cinq : le malade dormit à-peu-près deux heures et demie.

Le lendemain, troisième jour de la maladie, à sept heures du matin, disparition de tous les symptômes de la veille; plus de vomissemens; langue jaunâtre, bouche amère, le pouls dans son état naturel, à la faiblesse près; urines blanches et très troubles (1). Un minoratif composé de deux gros de follicule de séné, de la même quantité de sulfate de soude, et de deux onces de manne; trois selles copieuses d'une odeur infecte; à deux heures, un bouillon, et pour tisane une légère infusion de camomille. Sur les sept heures, sueurs passagères, surtout au front; un peu d'abattement, pouls plus faible que le matin. Le malade répond difficilement aux questions qu'on lui fait; les hoquets, nausées et vomissemens ont entièrement disparu. Application des vésicatoires aux jambes; décoction d'une demi-once de quinquina à prendre en trois fois à une heure d'intervalle, avec addition de deux grains de camphre dans chaque dose.

---

(1) J'observe que les deux premiers jours je ne pus juger de l'état des urines, le malade n'en ayant rendu que quand il était dans le bain.

Quatrième jour : état du malade entièrement changé en bien ; pouls relevé, égal ; les vésicatoires levés et pansés avec l'onguent basilicum étendu sur de la feuille de *bananier*. Continuation du quinquina, mais seulement à la dose de trois gros par pinte d'eau, et suppression du camphre. *Infusion de camomille*, *lavement simple*, *une soupe au vermicelle.*

Cinquième jour : même minoratif que le troisième ; deux selles abondantes ; même dose de quinquina et même tisane ; pansement des vésicatoires avec le cérat. Etant obligé de partir pour faire un voyage dans les îles voisines, j'engageai Tricot à continuer le quinquina cinq jours de plus, à sécher ses vésicatoires, et à se ménager dans sa convalescence, qui ne fut pas très-longue. Il sortit le huitième jour, recouvra ses forces assez promptement, et reprit son service à notre retour de Sainte-Lucie.

II.e Observation.

Il y avait près de deux mois que j'étais dans les colonies ; j'y avais toujours joui d'une parfaite santé, lorsque, revenu de notre voyage de Sainte-Lucie à Saint-Pierre de la Martinique, je fus pris tout-à-coup, et sans aucuns symptômes prodromiques, le 15 décembre, environ une heure et demie après-dîner, d'un frisson assez fort, lequel fut suivi de deux vomissemens abondans, d'un mal de tête excessif (1), de rougeur de la face et des yeux, d'une douleur lombaire très-forte. Croyant que ce ne pouvait être qu'une indigestion, je me fis faire de suite du thé très-léger dont je bus trois tasses. Cinq à six minutes après avoir pris la dernière, les vomissemens revinrent, les symptômes ci-dessus s'aggravèrent ; il s'en développa de nouveaux, tels qu'un sentiment de lassitude et de

(1) C'est dans ce moment qu'il me semblait avoir le crâne dans un cercle dont la pression inégale se faisait plus sentir au-dessus des arcades orbitaires que dans le reste de la circonférence.

pesanteur dans tous les membres, surtout les abdominaux ; une forte douleur dans la région épigastrique, rendue plus aiguë par les efforts du vomissement, chaleur intense de la peau (1), pouls dur et fréquent, langue grisâtre et sèche, soif vive, etc.; dès lors il ne me resta aucun doute sur la nature de ma maladie. J'envoyai de suite chercher le chirurgien-major du brick l'*Epervier* (3). Aussitôt son arrivée, et après m'avoir fait quelques questions, il porta le même jugement que moi. Comme je lui avais fait part de mon observation précédente et de mes réflexions sur la nature de la maladie régnante, nous fûmes d'accord sur les moyens à employer. Je pris un lavement à la graine de lin, qui me fit rendre quelques matières, et je me mis à huit heures et demie dans un bain tiède, c'est-à-dire, un peu plus d'une heure après l'apparition de premiers symptômes. J'y restai neuf heures et demie, avec l'attention, comme dans la première observation, de tenir l'eau au même degré de chaleur. Pendant ce temps, je bus deux pintes de limonade cuite : je n'eus qu'un léger vomissement un quart-d'heure après mon immersion. La céphalalgie, la rougeur de la face, de même que la douleur lombaire, diminuèrent ; le pouls revint presque à son état naturel, quoique cependant plus faible ; j'urinai trois fois ; enfin, l'ensemble des symptômes inflammatoires ayant tout-à-fait disparu, et me sentant très-fatigué, je sortis du bain sur les cinq heures et demie du matin et me mis au lit. Après deux heures de sommeil, je me réveillai avec une légère sueur qui me fit changer de chemise.

Deuxième jour, à huit heures : léger mal de tête, chaleur de la peau, quelques nausées, la région épigastrique douloureuse au toucher ; le pouls n'indiquant point une forte irritation, mon ami *Rouillard*, jugeant que le bain ne devait plus être utile, se contenta de m'appliquer un épythème émollient sur l'épigastre, et de me donner de l'eau de poulet pour boisson. Un lavement fait avec

---

(1) Le frisson dura environ un quart-d'heure.

(2) M. *Rouillard*, un des meilleurs chirurgiens de la marine.

la décoction de séné et la pulpe de casse, que je pris à midi, me fit rendre une quantité considérable de matières noirâtres. Le soir, à sept heures, la douleur céphalique ayant augmenté, je pris un bain de pieds d'une heure et demie, qui me soulagea un peu : la nuit se passa assez bien, à quelques nausées près, qui me réveillaient de temps à autre.

Troisième jour : le matin, même état que la veille; répétition du lavement purgatif, eau de tamarin pour boisson; quelques nausées, mais point de vomissemens, deux selles assez copieuses, uriné une fois seulement et en assez petite quantité; le soir, sentiment d'accablement, langue sèche et noirâtre, pouls régulier, mais très-faible, la douleur épigastrique nulle; demi-once de quinquina en décoction à prendre en trois fois, à une heure de distance, limonade vineuse pour boisson.

Quatrième jour, matin : nuit assez tranquille, sommeil d'une heure, une selle liquide et d'une odeur infecte, urines en petite quantité et épaisses; du reste, même état : le soir, vers les six heures, les vomissemens reparurent sans efforts douloureux, et furent précédés de quelques hoquets (1). Continuation de quinquina, potion calmante avec quarante gouttes de laudanum à prendre par cuillerées de demi-heure en demi-heure; pour boisson, eau de camomille édulcorée avec le sirop de fleurs d'orange.

Cinquième jour, matin : abattement et prostration extrême, pouls petit, faible et déprimé, cependant régulier; les vomisemens persistent, mais n'ont lieu qu'à des intervalles très-éloignés; les matières rendues ne sont encore que les boissons prises. Le soir, je rends à deux fois une matière noire et fort épaisse; je parle à mon ami de l'application d'un vésicatoire sur la région de l'estomac; mais, comme cette région n'était alors nullement douloureuse au toucher, même à la pression la plus forte, et que j'avais

---

(1) Je commençai à me repentir de ne pas être resté plus long-temps dans le bain.

alors un assez violent mal de tête, il préféra m'en appliquer un entre les deux omoplates; du reste, mêmes moyens que la veille, avec addition de trois bols de camphre et de nitre à la dose de trois grains de chaque, que je pris dans la nuit à une heure d'intervalle (1).

Sixième jour : amélioration sensible de mon état, nuit tranquille, sans nausées ni vomissemens; une selle d'une odeur fétide; uriné deux fois et abondamment; pouls développé et beaucoup meilleur que la veille; céphalalgie presque nulle. Je pris dans la journée un léger bouillon, un lavement de quinquina, et substituai à l'infusion de camomille la limonade faite avec le vin de Madère. Je continuai l'écorce du Pérou, et les bols camphrés; le vésicatoire fut levé et pansé avec le basilicum.

A dater de ce jour, j'allai toujours de mieux en mieux. Le neuvième, le vésicatoire fut séché; je fis usage du quinquina jusqu'au quinzième. Le lendemain, je pris un minoratif, et ma santé, qui ne se rétablit que d'une manière lente, me permit le trente-cinquième jour de retourner au Fort-Royal.

III.e Observation.

François Leloup, homme âgé de quarante-deux ans, tempérament que l'on pourrait appeler *bilioso-lymphatique*, après six mois de séjour à la Martinique, à la suite d'une promenade à pied qu'il fit le matin dans la ville de Saint-Pierre, éprouva subitement à dix heures, en préparant ce qu'il fallait pour habiller son maître, une céphalalgie des plus violentes, accompagnée de pesanteur aux yeux, de rougeur et de chaleur à la figure. Je ne le vis qu'une demi-heure après, et alors ces symptômes avaient déjà acquis de

---

(1) J'ai vu, depuis ma maladie, conjointement avec M. *Dariste*, deux malades au second degré de la fièvre jaune, chez lesquels ce moyen, loin de calmer les vomissemens, n'avait fait que les provoquer.

l'intensité; il avait vomi une fois,se plaignait de très-grandes lassitudes dans les membres, d'une très-forte douleur dans la région lombaire; la peau était sèche et brûlante au toucher, le pouls plein et fréquent. Je lui fis de suite préparer un bain tiède; et après avoir pris un lavement émollient qui lui fit rendre peu de choses, il y fut mis à onze heures et quart. Le malade n'aimant pas la limonade, je lui donnai pour boisson une eau de poulet légère, édulcorée avec le sirop de guimauve.

Leloup, qui avait eu trois vomissemens avant d'entrer au bain, n'en éprouva pas pendant à-peu-près quatre heures qu'il y resta, quoiqu'il eût bu environ une pinte et demie de sa tisane. A 3 heures et demie, le pouls étant beaucoup tombé, et le malade d'ailleurs se sentant faible, je le fis sortir du bain, avec l'attention de conserver l'eau; attention qui fut d'autant plus utile, que les vomissemens n'ayant pas tardé plus de vingt minutes à reparaître, accompagnés d'efforts et de douleurs à l'épigastre, je l'y replaçai de suite, et restai à côté de lui pour entretenir l'eau à la même température, et juger des changemens qui devaient s'opérer. A chaque instant je lui tâtais le pouls, et le faisais boire très-souvent de son eau de poulet. Leloup eut un vomissement dix minutes après son immersion; il resta cette fois trois heures et quart dans l'eau, temps pendant lequel il n'eut qu'un vomissement, comme je viens de le dire, urina trois fois, et vit disparaître tous les autres symptômes d'irritation et d'inflammation. A sept heures et demie, il fut mis au lit, après avoir pris un lavement de pulpe de casse qui lui fit évacuer beaucoup de matières dures et noires. Il eut une forte transpiration dans la nuit; et le lendemain il se trouva si bien, qu'il reprit son service, malgré l'observation que je lui fis de le suspendre pour quelques jours. Leloup resta deux mois de plus à la Martinique, et fut attaqué du ténesme, dont il ne guérit qu'au continent d'Amérique.

Je pourrais citer S. A. I. le prince Jérôme, Roi de Westphalie, pour sujet d'une quatrième observation.

IV.e Observation.

Le 12 décembre de la même année, c'est-à-dire 1803, étant à bord de son brick, sortant de Sainte-Lucie, et allant à l'île de Tabago, il fut pris subitement, à neuf heures du soir, de tous les symptômes qui annoncent le début de la fièvre jaune. Ne pouvant employer le bain, je me contentai de prescrire un lavement, et la limonade pour boisson. Comme nous étions encore dans le canal de Sainte-Lucie, et conséquemment peu éloignés de la Martinique, j'engageai S. A. à virer de bord, et à revenir à Saint-Pierre. Nous y arrivâmes le lendemain matin à sept heures et demie; la nuit avait été très-agitée, et les symptômes avaient été en augmentant jusqu'au matin. Cependant, point de vomissemens. A neuf heures, S. A. fut mise au bain, et y resta jusqu'à midi. Pendant ces trois heures, l'appareil d'irritation diminua sensiblement, la fièvre disparut; il se fit une détente générale. Le lendemain, je donnai un éméto-cathartique qui fit vomir deux fois, et procura quatre à cinq selles abondantes. Ainsi se termina la maladie qui s'était annoncée avec une apparence de symptômes assez graves. Il est à observer que le Prince avait été cinq mois auparavant à Saint-Domingue, mais n'y avait pas été malade.

Deux mois après, mon ami *Rouillard* traita de la même manière et avec le plus grand succès, un jeune officier de la marine, dont la marche de la maladie fut à-peu-près la même que celle de Tricot.

Telles sont les observations exactes, mais malheureusement trop peu nombreuses, que je puis apporter en preuve de la méthode curative que j'ai employée dans le traitement de cette cruelle maladie; méthode qui consiste, comme on le voit, à tâcher de prévenir le développement de la fièvre jaune, à la faire avorter, si je puis m'exprimer ainsi; en calmant, d'une manière graduée, l'irritation d'où dépend la violence des symptômes in-

flammatoires, par la prolongation des bains et l'usage abondant et soutenu des boissons délayantes acidulées, dans sa première période ou son invasion.

Je me suis, comme on le voit, abstenu de faire usage de la saignée; elle est, je pense, plus souvent nuisible qu'avantageuse, en ce que, dans la maladie dont nous parlons, c'est plutôt à la qualité du sang qu'à sa quantité qu'il faut avoir égard, et que ce moyen détermine trop promptement la débilité et la prostration. D'où il arrive que dans la plupart des cas où on l'emploie malgré l'usage des stimulans les plus énergiques, on ne peut parvenir à rendre à l'ensemble des divers systèmes la force qu'ils ont perdue par cette évacuation. Si cependant le pouls était très-dur, fort et fréquent; si la rougeur de la face, l'irritation et l'état inflammatoire étaient portés à un très-haut degré; qu'on eût affaire à un sujet très-sanguin, on pourrait saigner, le malade étant dans le bain, avec l'attention de consulter l'état du pouls pendant la sortie du sang. Mais dans cette maladie, il faut généralement user avec beaucoup de circonspection de ce précepte du père de la médecine : *In morbis acutis sanguinem detrahes, si vehemens fuerit morbus, et qui ægrotant ætate florenti fuerint et virium robore valuerint* (1).

L'application sur la tête de compresses imbibées d'un mélange d'eau et d'une liqueur spiritueuse d'une prompte évaporation, l'éther sulfurique, par exemple, peut aussi, dans ce cas, être de quelque utilité, lorsque le sang se porte en trop grande abondance vers l'organe encéphalique. Ce moyen peut très-souvent opérer une révulsion avantageuse (2).

Dans les observations que je viens de citer, la durée du bain, comme on le voit, a été relative à celle des symptômes d'irritation ou d'inflammation. Elle a été de dix-sept heures trois-quarts sur

---

(1) *De ratione victûs in morbis acutis.*

(2) M. *Moulin* s'est quelquefois servi de ce moyen avec succès (Ouv. cité).

vingt-quatre chez le premier malade; de neuf et demie dans le second; de sept et un quart dans le troisième, et de trois dans le quatrième. Dans la maladie des deux premiers, on ne l'a vue qu'à son second degré, ou à l'état d'adynamie simple; dans les deux derniers malades, elle a été enrayée, si je puis m'exprimer ainsi, puisqu'à la disparition des symptômes de la période invasive ou inflammatoire a succédé l'état de santé. J'eusse peut-être prévenu de même le développement des symptômes de la seconde période dans les deux premières observations, si j'eusse été assez hardi pour prolonger le bain deux ou trois heures de plus.

Je pense que, si M. *Dalmas* eût employé les bains avec les précautions requises en pareil cas, c'est-à-dire, s'il eût suivi comme j'ai fait, le précepte de M. *Gilbert*, qui consiste à consulter continuellement le pouls du malade, pour le retirer et le remettre dans le bain, suivant l'état de ses forces. il s'en fût si bien trouvé, qu'il eût préféré ce traitement employé, dit-il, par le peuple des commères, dont les uns croyaient cette méthode d'autant plus sûre, que le malade buvait davantage et restait plus long-temps dans l'eau, à la méthode excitante et perturbatrice de beaucoup de praticiens : *Periculosius censeo incidere in medicum qui nesciat quiescere, quàm qui nesciat contraria adhibere; nam qui nescit quiescere, nescit occasiones contraria adhibendi; quare nescit contraria adhibere, qui nescit contraria adhibere; tamen, si prudens est, scit quiescere, atque si prodesse non potest, tamen non abest* (*VALESINUS*).

Si on m'objecte ici, comme à la Martinique, lorsque verbalement je fis part aux principaux médecins de cette colonie de mes réflexions sur la fièvre jaune, et de mes observations sur le traitement de cette maladie, que je m'étais trompé sur la nature de celle que j'avais eu à traiter, que ce n'était nullement la fièvre jaune; quoique cependant un de ces médecins, M. *Dariste*, ancien praticien de la ville de Saint-Pierre, qui avait vu les premiers jours avec moi, la malade qui fait le sujet de ma première observation, eût reconnu tous les symptômes de la maladie du pays, et qu'après la

guérison, il dit que c'était une fièvre de toute autre nature ; je répondrai comme je fis alors : S'il est nécessaire que la maladie parcoure les trois époques que nous lui avons assignées, pour mériter le nom de *fièvre jaune;* si la jaunisse en est un signe caractéristique ; s'il faut que mort s'en suive, et s'il est possible que dans un moment où tous les Européens nouvellement débarqués sont attaqués de cette maladie, les quatre ou cinq personnes de même européennes, dont je viens de parler, dussent en être les seules exemptes; je dirai que ce n'est point la fièvre jaune que j'ai observée, puisque, dans la première, la maladie n'a été qu'à la seconde période : dans la deuxième et troisième, elle a été domptée à la première ; et que dans l'un et l'autre cas, la couleur ictérique n'a point paru, et les malades ont tous guéri.

Au reste, ce sont plutôt des faits qu'une théorie que je présente ; peut-être des observations ultérieures me prouveront-elles que je suis dans l'erreur ; mais j'avoue que j'y resterai jusqu'à ce qu'elle m'ait été démontrée par des preuves très-convaincantes, et alors je dirai comme l'*Hippocrate* anglais : *Sic ubi circa theoriam me hallucinatum fuisse lector deprehendat, errori veniam peto ; verùm quòd ad praxim attinet, profiteor me omnia ex vero tradidisse, nihil que uspiam proposuisse, nisi quod probè exploratum habeam* (*Sydenham*, p. 77).

Quant au traitement prophylactique, ou aux moyens préservatifs de la fièvre jaune, on ne peut mieux faire que de suivre à cet égard les préceptes du docteur *Rush : The best preventive of the disorder are, a temperate diet, consisting chiefly, on vegetables, great moderation in the exercise of Body and mind, warm cloathing, cleanliness, and a gentle open state of the bowells ;* on pourrait y ajouter : *The respiration of fresh air.*

Je quittai la Martinique le 4 juin de la même année, avec le regret de n'avoir pu multiplier mes observations, qui, si elles ne suffisent pas pour établir une base de traitement, serviront du

moins à éveiller l'attention des praticiens à ce sujet, et à donner l'idée de faire de nouvelles épreuves qui, selon qu'elles seront plus ou moins suivies de succès, feront adopter ou réjeter le moyen que je propose. Je désire en mon particulier trouver les occasions de les répéter; et je pense que M. *Bailly*, un des médecins en chef de l'armée de Saint-Domingue, à qui je fis part de mes observations lorsque j'eus le plaisir de le voir à Baltimore, en aura fait l'essai à Cadix. Je compte beaucoup sur le résultat des expériences qu'aura faites ce célèbre observateur (1).

---

(1) J'ai su depuis que, pendant son séjour en Espagne, la fièvre jaune n'y avait pas paru.

QUIDAM HIPPOCRATIS APHORISMI.

(*Lorry*).

I.

Qui naturâ sunt valdè crassi, magis subitè moriuntur quàm graciles. *Sect. II, aph.* 44.

I I.

In febribus circa ventrem æstus vehemens, et oris ventriculi dolor, malum. *Sect. IV, aph.* 65.

I I I.

Morbis quibusvis incipientibus, si bilis atra sursùm vel deorsùm prodierit, lethale. *Ibid., aph.* 22.

I V.

Nigræ dejectiones, qualis sanguis niger, sponte prodeuntes et cum febre et sine febre, pessimæ, et quò plures colores dejectionum pravi fuerint, eò pejus. A medicamento autem melius, et quantò plures colores fuerint non pravi. *Ibid., aph.* 21.

V.

Quibus in febribus, aut aliis morbis, oculi ex voluntate illacrymant, nullum est malum. At quibus præter voluntatem, periculosius est. *Ibid., aph.* 52.

V I.

Ex vomitione singultus et oculi rubentes, malo sunt. *Sect. VII, aph.* 3.

VII.

In morbis acutis, quæ cum febre sunt gemebundæ spirationes, malæ. *Sect. VI, aph.* 54.

VIII.

A morbis acutis, extremarum partium frigus, malum. *Sect. VII, aph.* 1.